U d'of OTTAWA
39003004225958

8-1-1969

AMINTE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 50 exemplaires sur papier de Chine.

Il a été fait un tirage hors texte, avant la lettre, des cinq gravures à l'eau-forte.

LE TASSE

AMINTE

TRADUCTION

DU SIEUR DE LA BROSSE

AVEC UNE

PRÉFACE PAR H. REYNALD

COMPOSITIONS DE VICTOR RANVIER

Gravées à l'eau-forte par Champollion

DESSINS DE H. GIACOMELLI

Gravés sur bois par Méaulle

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII

1653 386
#3

PR
4642

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous estimons qu'en général la meilleure traduction d'un ouvrage est celle qui se rapproche le plus de l'époque à laquelle il a été écrit, parce que c'est celle qui doit rendre le plus exactement la langue de l'auteur, et qu'elle est certainement empreinte de l'esprit du temps. Pour la « fable bocagère » (*favola boscareccia*) d'*Aminte*, nous avions à choisir entre deux traductions anciennes et contemporaines du Tasse : celle du sieur de La Brosse, publiée à Tours, en 1591, et celle de Belliard, qui parut à Paris, en 1596. C'est la première que nous avons préférée, parce qu'elle serre le texte de plus près, tandis que celle de Belliard l'enjolive avec des périphrases.

Nous avons relevé, dans la traduction du sieur de La Brosse, une petite omission à laquelle nous croyons devoir suppléer ici. A la page 34, lignes 23 à 25, la phrase doit être ainsi complétée :

« De ce Mopse qui a toujours le miel en la bouche *et sur les lèvres un sourire bienveillant, mais le mensonge dans le cœur* et le rasoir sous le manteau. »

— Nous signalerons aussi, ligne 10 de la page 84, le mot *enfonce*, qui ne se comprend guère. Le texte italien donne : *adatta un quadrello su la corda d'un arco* (applique un carreau sur la corde d'un arc).

— Malgré la plus grande fidélité de sa traduction, le sieur de La Brosse a passé les chœurs qui terminent le troisième et le quatrième acte. Ils sont fort courts, il est vrai, mais ce n'était pas là une raison suffisante pour les supprimer. En voici, d'ailleurs, ici la traduction.

CHŒUR DU TROISIÈME ACTE.

Il n'est pas besoin de mourir. Pour enchaîner un noble cœur, il suffit d'abord de la foi, et puis de l'amour. La renommée, que l'on recherche, n'est pas si difficile à trouver quand on est guidé par un véritable amour. L'amour est un bien qu'on ne peut payer que par l'amour. En cherchant l'amour, il arrive souvent qu'on trouve auprès de lui une gloire immortelle.

CHŒUR DU QUATRIÈME ACTE.

Ce que la Mort sépare, Amour, tu l'unis. Tu aimes la paix, elle la guerre, et tu triomphes de son triomphe, et tu règnes sur elle. En unissant deux belles âmes et en les liant l'une à l'autre, tu leur fais le ciel sur la terre, que tu ne refuses ni ne dédaignes d'habiter. La colère est inconnue dans ton empire; les esprits des hommes sont par toi calmés; tu éloignes d'eux la haine; tu chasses, puissant maître, les mille fureurs qui viennent troubler la placidité de leurs âmes, et ton pouvoir suprême donne aux choses de ce monde une éternelle harmonie.

On sait qu'*Aminte* eut en France une vogue extraordinaire, car il y en a bien huit traductions françaises différentes en prose et en vers ; celle du sieur de Reysseguier, *accommodée au theatre françois* et imprimée en 1632, avait été jouée avec succès au théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

PRÉFACE

L'Aminte *du Tasse est, chez les modernes, le premier modèle de la poésie pastorale. Ce berger amoureux de la fière Sylvie, et qui ne touche son cœur qu'en voulant deux fois mourir pour elle, a eu une nombreuse postérité. Le Tasse est le créateur de ce monde singulier où se rencontrent les personnages les plus divers : bergers et bergères, nymphes et déesses, satyres, chevaliers, poètes, prêtres païens ou chrétiens, magiciens au besoin, tous réunis pourtant dans une préoccupation commune, l'amour. Telle est en effet la seule loi dont nul ne peut s'affranchir. Tous sont amoureux, ou doivent le devenir. Quant à ceux chez qui l'âge a peu à peu refroidi les feux de cette passion, ils*

favorisent les amours dont ils restent les témoins impuissants, ou s'appliquent à les traverser; mais ils ne vivent, eux aussi, que par l'amour ou pour l'amour. Au fond, rien de plus monotone et de plus faux. Ces bergers qui ne s'occupent jamais de leurs moutons, et passent le temps à soupirer des chansons amoureuses; ces bergères qui veulent paraître insensibles, même quand elles sont véritablement éprises; ces satyres ravisseurs dont les violences préparent le dénoûment, en obligeant les bergères à récompenser leurs sauveurs; tous ces personnages de convention, s'exprimant dans un langage d'une naïveté affectée, semblent faits pour lasser bientôt l'attention et irriter le bon goût.

Telle est pourtant la puissance de certains sentiments qu'on ne se fatigue jamais de les voir reproduire. L'amour est une passion que les poètes peuvent chanter sans cesse, et presque dans les mêmes termes, sans épuiser l'intérêt, car ils trouvent toujours des cœurs avides d'émotions, ou charmés par le souvenir. Quant aux bergers, j'entends ceux des idylles, nous leur savons

gré de l'élévation de leurs sentiments, de l'élégance de leur langage, et même de la coquetterie de leurs costumes; ils se mettent ainsi à notre portée, et nous croyons, en nous rapprochant d'eux, revenir à la nature, nature un peu embellie sans doute, idéalisée, mais telle que l'art doit la représenter.

*Aussi chaque pays, chaque siècle, a-t-il voulu avoir ses bergers. A l'*AMINTE *du Tasse succède aussitôt, en Italie même, le* PASTOR FIDO *de Guarini, œuvre en vers, comme la première, également destinée au théâtre. Aussitôt après* (1504), *un gentilhomme napolitain, Sannazar, publie l'*ARCADIA, *un véritable roman pastoral, mêlé de prose et de vers, où, sous le déguisement de bergers et de bergères, il raconte ses propres aventures et celles de quelques-uns de ses amis. Le livre fut immédiatement traduit en espagnol, et, grâce aux nombreuses relations qui unissaient alors les deux royaumes, provoqua bientôt des imitations nombreuses jusque dans le Portugal. Saa de Miranda est le premier Portugais qui composa des églo-*

gues à l'imitation des Italiens. On y trouve au moins l'amour des champs et le sentiment de la nature. Les animaux eux-mêmes y sont traités avec une certaine affection. Saa de Miranda a écrit une partie de ses œuvres en espagnol.

C'est encore à un Portugais, Georges de Montemayor, que revient l'honneur d'avoir le premier introduit en Espagne la pastorale en prose. Sa DIANE, « DIANA ENAMORADA », *écrite en bon castillan, mêle, comme l'*ARCADIA *de Sannazar, la vérité et la fiction : nous savons, par exemple, que l'auteur s'est peint lui-même sous le nom du berger Sereno, amoureux de Diane; séparé d'elle par mille obstacles, sacrifié par des parents barbares au berger Delio, le premier mari de Diane, il est enfin récompensé de son amour, et peut épouser Diane devenue veuve. Diane, s'il faut en croire Lope de Vega, aurait aussi vécu : ce serait une dame de la ville de Valence de don Juan, voisine de la cité de Léon.*

Sannazar mourut sans achever son œuvre, mais il eut deux continuateurs également malheureux dans Antonio Perez et

Giles Polo, qui tous deux ajoutèrent encore à la confusion et à l'obscurité du roman si compliqué de Sannazar, où se croisent et s'entremêlent les histoires des nombreuses victimes de la prêtresse Félicie. C'est une magicienne qui, à l'aide de breuvages merveilleux, éteint ou ranime à son gré les flammes de l'amour.

Quoi qu'il en soit, le signal était donné, et l'Espagne se précipita dans les pastorales avec autant d'enthousiasme et même de folie qu'elle avait fait pour les romans de chevalerie. Notons rapidement le PASTOR DE FILIDA, *de Galvez de Montalvo, compatriote et ami de Cervantes, qui composa peut-être, à son exemple, son roman de* GALATHÉE. *L'auteur de* DON QUICHOTTE, *malgré son bon sens naturel et sa profonde connaissance de la vie réelle, céda un moment à l'entraînement général. Lope de Vega composa, lui aussi, une* ARCADIE, *et, presque en même temps, Cristobal Suarez, déjà connu par une excellente traduction du* PASTOR FIDO, *publia sa touchante* AMARYLLIS.

Parmi les Espagnols, il faut encore

nommer Boscan, Mendoza et Garcilaso de La Vega, dont les poésies pastorales, surtout l'églogue intitulée SALICIO Y NEMOROSO, *sont citées comme des chefs-d'œuvre d'élégance et de délicatesse. Pendant tout un siècle, l'Espagne fut littéralement inondée de pastorales aujourd'hui oubliées, protégées à cette époque par un engouement universel. Il y eut pourtant alors, même en Espagne, quelques protestations au nom du bon goût et de la vérité. Cervantes, le premier, se permet, dans son* DON QUICHOTTE, *quelques railleries contre les bergers, et, dans son* COLOQUIO DE LOS PERROS, *un chien qui a été au service d'un vrai berger se moque hardiment des fausses peintures multipliées dans les pastorales. C'est le même sentiment que Lope de Vega exprime dans une de ses comédies :* EL CUERDO EN SU CASA. *Un berger, qui garde les troupeaux pendant le mauvais temps, trouve la vie réelle beaucoup moins agréable que celle des pastorales, et se plaint des auteurs qui l'ont trompé : « Je voudrais voir, dit-il, je voudrais voir ceux qui ont coutume de composer ces livres de pasto-*

rales où tout est printemps, fleurs, arbres et fontaines »; il pourrait ajouter : amour et loisirs.

Au reste, la contagion fut universelle. L'Angleterre ne sut pas mieux se défendre contre l'invasion de la poésie italienne et de la pastorale. C'est pour imiter Montemayor que Sidney a composé son ARCADIE. *A vrai dire, il est difficile de prendre pour une pastorale, malgré son titre, cette œuvre où l'auteur se vante d'avoir entassé la matière de six épopées. C'est un incroyable amas d'aventures où figurent les personnages les plus divers. On y voit des pirates, des princesses persécutées par des fées malfaisantes, des chevaliers qui viennent les délivrer, un tyran qui finit par être précipité du haut d'une pyramide, un roi philosophe qui vit dans la solitude avec sa famille, sans regretter sa couronne. Les événements ne sont pas moins nombreux : naufrages, sièges, batailles, il n'y manque rien, pas même un tournoi allégorique où les serviteurs de la Raison se querellent en vers avec les serviteurs de la Passion. Poèmes du moyen âge et de la Renais-*

sance, roman de la Rose, tous les souvenirs de la littérature et aussi des mœurs contemporaines, se retrouvent dans cette œuvre disparate, où il y a même des bergers. Ils chantent et dansent pendant les intermèdes, font du bel esprit et discutent des questions de métaphysique. Il est vrai que ce sont le plus souvent des princes déguisés en bergers. C'est ainsi que les grands seigneurs et les grandes dames de la cour d'Élisabeth se plaisaient à retracer des scènes de la mythologie pour célébrer leur reine, représentée elle-même sous le costume de la chaste Diane.

L'Allemagne, elle aussi, a cultivé la poésie pastorale, mais seulement assez tard. Dans sa première période, la littérature allemande est surtout fertile en épopées guerrières et en querelles théologiques. C'est seulement au XVIIIe siècle qu'un Suisse de Zurich, Gessner, s'avisa de chanter les bergers; encore eut-il soin de remonter jusqu'aux Grecs, mais aux Grecs de la décadence; sa première pastorale, Daphnis, *est imitée de Longus. Son poème de la* Mort d'Abel *et quelques-unes de ses*

*églogues ont un moment joui, en France même, d'une certaine popularité. Il n'y a pourtant dans ses œuvres qu'une sentimentalité vague et une naïveté affectée. Ses bergers et ses bergères ne ressemblent que trop à l'*ESTELLE *ou au* NÉMORIN *de notre Florian. C'est la nature accommodée à l'usage des salons et de la société polie. Herder, que les bergers de Gessner mettaient de mauvaise humeur, leur reproche, non sans raison, de porter un masque de théâtre, et compare la verve du poète à un robinet d'eau sucrée.*

La France, malgré le voisinage de l'Espagne et de l'Italie, semblait devoir échapper à cette poésie langoureuse et artificielle. Le génie national, avec son amour pour la sincérité et le sens de la vie réelle, nous montre dans les fabliaux du moyen âge des bergers d'une autre sorte. Notre littérature les avait peints sous des couleurs naïves et un peu flatteuses dans AUCASSIN ET NICOLETTE ; *mais, en général, elle ne leur prête point des sentiments tendres et délicats. Ce sont des hommes comme nos ancêtres les voyaient sans doute, comme*

*nous les voyons nous-mêmes, solitaires, taciturnes, grossiers, violents à la fois et rusés, surtout pour tromper le maître, leur ennemi naturel. Tels ils descendent encore en automne du sommet des Alpes ou des Pyrénées, après quatre mois passés dans la neige, errants dans les plaines de la Crau, ou sur le sommet de collines désertes, sans autre compagnon qu'un chien à moitié sauvage. Leur naïveté est celle d'*Agnelet, *type immortel de cette bêtise sous laquelle se cache l'esprit de ruse et de méchanceté. Quant aux bergères, ce sont leurs dignes compagnes, et il n'y aurait rien à en dire si la grossièreté n'était pas encore plus choquante chez les femmes.*

*Pourtant, au début du XVIIe siècle, le goût de l'imitation fut chez nous plus fort que le bon sens. D'Espagne, la pastorale finit par passer en France. Elle y produisit, au moins, nous n'osons dire un chef-d'œuvre, mais un livre curieux et bon à étudier, car il est devenu, dans notre pays, la source où ont puisé tous les écrivains de bergeries, l'*Astrée, *d'Honoré d'Urfé. Ce roman renferme en effet,*

*dans ses cinq énormes volumes, les aventures de tous les bergers que célébreront plus tard les écrivains du XVIIe siècle. Autour de l'*ASTRÉE, *comme chez les Grecs autour de l'*ILIADE, *se forma un véritable cycle de poètes dont d'Urfé est l'Homère. L'*ASTRÉE, *dont les deux premières parties, publiées en* 1610, *furent dédiées à Henri IV, obtint, dès son apparition, un succès qui ne fit que grandir avec les années. Parmi ses admirateurs on peut citer : Huet, le savant évêque d'Avranches ; Camus, l'évêque de Belley ; le sévère Boileau, et jusqu'au cardinal de Retz, qui, dans sa retraite, s'occupait, avec ses amis, à poser des questions sur la géographie de l'*ASTRÉE *ou sur les principales aventures de ses personnages. Les imitateurs de d'Urfé furent encore plus nombreux. Mairet a développé deux épisodes de ce roman dans ses deux pastorales :* CHRISEIDE ET ARIMANT, *et* SILVANIRE OU LA MORTE VIVE. *La Fontaine en a tiré un opéra. Nous pourrions indiquer encore d'autres emprunts; il nous suffira de dire que, depuis Racan et Segrais, tous ceux*

qui, au XVIIe siècle, se sont occupés de la poésie pastorale, se rattachent à d'Urfé. Il ne faut en excepter ni Gomberville, ni Mlle Scudéry, ni des Yveteaux, ce singulier berger qui étonnait Paris par le scandale de ses mœurs, ni Mme Deshoulières, transformée un jour en bergère pour ses filles :

Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

*C'est encore d'Urfé qui inspire les premières pastorales du XVIIIe siècle, et Fontenelle, qui a chanté des bergers philosophes, invoque pourtant les souvenirs de l'*Astrée :

O rives du Lignon, ô plaines du Forez,
Lieux consacrés aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilly, lieux toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas et de Sylvandres!
Mais, pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Sylvandres et ces Hylas,
Remplissant nos esprits de ces douces chimères,
Faisons-nous des bergers propres à nous charmer,
Et, puisque dans les champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des bergères.

Hélas! ce désir n'a été que trop entendu, et, pendant tout le XVIIIe siècle, il s'est trouvé des écrivains pour chanter des bergères poudrées, pomponnées, en costume de marquises, en talons rouges et en paniers; ce fut le long et frivole amusement des Bernis, des Dorat, des Boufflers, d'autres encore qui eurent leur jour de célébrité, comme Pezay, connu aujourd'hui seulement par cette épigramme :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous le jure :
Il s'est fait auteur et marquis,
Et tous les deux malgré nature.

La mode s'en mêla, et la cour tout entière se trouva envahie par les bergeries; Marie-Antoinette eut ses moutons à Trianon.

Il faut pourtant y prendre garde. Sous cette frivolité banale, sous cette apparente uniformité, se cachent quelques utiles leçons et des différences profondes. Ces bergers, qui paraissent tous fondus dans le même moule, se distinguent pourtant par des traits qu'il est bon de noter. Sans ces-

*ser d'appartenir à un monde imaginaire, ils représentent fidèlement leur temps et leur pays. Les bergers italiens sont surtout tendres et langoureux; les bergers espagnols aiment avec plus d'ardeur, ils déclament volontiers, s'amusent aux jeux d'esprit et rêvent les grandes aventures. Les Anglais sont querelleurs et pointilleux. Les bergers de Gessner répètent maladroitement les leçons de Rousseau. Dans l'*Astrée *se retrouvent la plupart des qualités de l'esprit français. Astrée et Céladon nous peignent sans doute la perfection idéale et mensongère de l'amour pastoral; mais Hylas et Sylvandre ne manquent ni d'esprit ni de bon sens. Le merveilleux de l'*Astrée *est bien plus raisonnable que celui des pastorales espagnoles, de la* Diane *de Montemayor, par exemple. La description de la fontaine de Vaucluse et l'éloge de Pétrarque nous ramènent à la réalité. Quand il raconte l'histoire des Burgondes et le siège de Marcilly, d'Urfé ne nous retrace pas seulement la fureur des guerres civiles au milieu desquelles il a vécu, il essaye aussi de poé-*

*tiser les traditions de notre vieille histoire nationale. Enfin, de l'aveu même de son auteur, cette pastorale a une tendance politique. L'*Astrée, *réduite si longtemps à vivre loin de la patrie et cachée sous un faux nom, c'est la justice exilée de la France pendant les guerres de religion, ramenée en France par Henri IV. Aussi d'Urfé, dans la dédicace de la troisième partie de son livre, offerte à Louis XIII, confond-il avec affectation le nom de* Loïs *avec celui de* Lois, *pour bien marquer qu'il veut identifier la justice avec la personne même du roi.*

Le XVIIIe siècle, lui aussi, finit par donner à ses bergers un caractère plus sérieux et plus vrai. Sedaine leur met des sabots, et à l'engouement pour les bergeries se joint la préoccupation de relever l'agriculture.

Choiseul est agricole, et Voltaire fermier.

De sorte que l'histoire de la poésie pastorale n'est pas inutile à celle de l'humanité. Ainsi se justifie le vœu qu'exprimait, il y a

quelques années, l'auteur de LA MARE AU DIABLE *et de* FRANÇOIS LE CHAMPI, *l'écrivain qui, dans notre siècle, a le mieux dépeint les mœurs des paysans et a su les rendre poétiques sans sortir de la vérité.*

J'ai vu et j'ai senti par moi-même, avec tous les êtres civilisés, que la vie primitive était le rêve, l'idéal de tous les hommes et de tous les temps. Depuis les bergers de Longus jusqu'à ceux de Trianon, la vie pastorale est un Éden parfumé où les âmes tourmentées et lassées du tumulte du monde ont essayé de se réfugier. L'art, ce grand flatteur, ce chercheur complaisant de consolations pour les gens trop heureux, a traversé une suite ininterrompue de bergeries, et sous ce titre : *Histoire des Bergeries*, j'ai souvent désiré de faire un livre d'érudition et de critique où j'aurais passé en revue tous ces différents rêves champêtres dont les hautes classes se sont nourries avec passion.

J'aurais suivi leurs modifications toujours en rapport inverse de la dépravation des mœurs, et se faisant pures et sentimentales d'autant plus que la société était corrompue

et impudente. Je voudrais pouvoir commander ce livre à un écrivain plus capable que moi de le faire, et je le lirais ensuite avec plaisir. Ce serait un traité d'art complet : car la musique, la peinture, l'architecture, la littérature dans toutes ses formes, théâtre, poème, roman, églogue, chanson, les modes, les jardins, les costumes même, tout a subi l'engouement du rêve pastoral. Tous ces types de l'âge d'or, ces bergères qui sont des nymphes et puis des marquises, ces bergères de l'*Astrée* qui passent par le Lignon de Florian, qui portent de la poudre et du satin sous Louis XV, et auxquels Sedaine, à la fin de la monarchie, commence à donner des sabots, sont tous plus ou moins faux, et aujourd'hui ils nous paraissent niais et ridicules. Nous en avons fini avec eux, nous n'en voyons plus guère que sous forme de fantômes de l'Opéra; et pourtant ils ont régné sur les cœurs et ont fait les délices des rois qui leur empruntaient la houlette et la panetière.

Cette page charmante marque à la fois et l'importance de la poésie pastorale, et le vrai caractère de ce genre de littérature.

Elle se perpétue en effet de siècle en siècle, mais fleurit surtout aux époques qui s'éloignent le plus des mœurs pastorales, dans les cours les plus raffinées en Italie, ou bien en France pendant les troubles de la Ligue, et aussi, par un contraste qui n'est pas moins frappant, au milieu des orages de la Révolution.

Nous n'avons pas la prétention de remplir le vaste programme que George Sand a esquissé avec tant de grâce, ni de faire le livre que cet éminent écrivain aurait dû se commander à lui-même, *car seul peut-être il aurait été capable de l'exécuter. Nous voulons seulement profiter de cette nouvelle édition de l'*Aminte *pour rechercher ce qu'était la poésie pastorale à l'époque du Tasse, où elle a pris sa source, dans quelles conditions elle s'est développée, enfin à quels besoins de l'esprit humain elle répond ou paraît répondre.*

I

La poésie pastorale est née de ce sentiment qui oblige l'homme à chercher dans la fiction un refuge contre les misères de la réalité. Cet idéal de paix, d'innocence et de justice, que nous portons tous dans nos cœurs, et dont nous demandons en vain la satisfaction à tout ce qui nous entoure, nous le plaçons dans les régions qui nous sont inconnues, et que nous pouvons peupler selon nos désirs. Ainsi s'expliquent la bonne renommée des sauvages et des barbares, la faveur dont ils jouissent aux époques les plus civilisées. Au milieu de la brillante corruption du XVIIIe siècle, Rousseau ne voyait plus de place pour la vertu et le bonheur que dans les forêts de l'Amérique. Chateaubriand, lui aussi, a cru aux sauvages, mais il était moins excusable, puisqu'il les avait vus de près. Les moralistes de cette époque ont fait pour les Indiens ce que Tacite fit pour les Germains : ils leur ont prêté toutes les vertus

qu'ils regrettaient, lui de ne pas trouver à Rome, eux de ne pas trouver à Paris.

Qui de nous ne s'est laissé aller à un pareil rêve, n'a été victime de la même illusion? Qui de nous n'a voulu demander à la campagne un asile contre les troubles de cette vie agitée, laborieuse, où nous nous consumons en vains efforts, en désirs inutiles? Rien ne nous paraît plus doux, à certains moments, que de nous enfoncer dans une solitude où ne pénétrerait aucun des bruits de la ville, pour y vivre également éloigné des amis, des ennemis, des indifférents, sans lettres ni journaux. Voici un paysage qui se représente souvent à ma mémoire. Au pied d'une montagne dont les flancs, soigneusement cultivés, sont couronnés de bois sombres et de rochers décharnés, une maison spacieuse et commode; devant la maison, un étang sans cesse renouvelé par des eaux vives et murmurantes, ombragé par d'immenses platanes et des saules dont les branches flexibles forment en retombant un véritable rideau de verdure; dans le lointain, un parc capricieusement dessiné et

une longue prairie qu'animent de nombreux troupeaux. Des deux côtés, s'élèvent des collines couvertes d'arbres aux diverses nuances; à travers ces clairières, des sentiers pleins d'ombre et de fraîcheur qui les transforment en un labyrinthe où pourtant on finit par se retrouver, tandis qu'au dernier plan de magnifiques allées de châtaigniers encadrent le paysage et limitent l'horizon. Par une belle après-midi d'automne, à l'heure où le soleil couchant brise ses derniers rayons sur les eaux, quand sa lumière, se reflétant sur les feuilles des platanes jaunissants, des trembles argentés et des pins toujours verts, se revêt de mille couleurs, il n'est pas de tableau plus charmant, et ceux qui le contemplent voudraient en jouir toujours.

Quoi de plus naturel que de placer dans ce séjour des hommes que la civilisation n'a pas encore corrompus, de leur prêter des sentiments naïfs, des passions simples et pures, enfin toutes les vertus que nous rêvons chez les autres, et qui nous plaisent davantage à mesure que nous nous sentons incapables de les pratiquer. Seule-

ment, ce sont là des illusions bien passagères. Les paysans, hélas! sont intéressés, âpres au gain, rusés comme les habitants de la ville. Et nous-mêmes, campagnards d'occasion, le jour où le facteur ne nous apporte plus les nouvelles de la cité, nous ne savons que devenir. C'est toujours l'histoire de l'usurier d'Horace : il vante la campagne, et ne peut vivre qu'à Rome.

On s'explique ainsi comment est née la poésie pastorale, et surtout comment elle ne s'est développée qu'assez tard. Là comme ailleurs se manifeste cette loi des contrastes qui s'impose à nos habitudes et à nos goûts. L'homme de la campagne se sent attiré, malgré lui, par la civilisation, par le luxe des villes, les merveilles d'une industrie qu'il ne peut pas comprendre. Les poètes des époques primitives ont subi la même influence, et ce qu'ils décrivent avec le plus de soin, ce sont les premiers bienfaits de la civilisation naissante. Homère peint d'un mot, en passant, la beauté du ciel aux premiers rayons de l'aurore, le murmure d'une mer retentissante; il s'étend avec complaisance sur la description d'un bou-

clier, d'une lance artistement forgée, d'un lit taillé avec art dans le tronc d'un olivier. C'est seulement beaucoup plus tard que des poètes nourris dans les villes, et vivant à la campagne par occasion, s'avisent d'y découvrir des beautés nouvelles et de les célébrer avec un enthousiasme plus ou moins sincère. Il ne faut donc pas s'étonner, que, pour se livrer à la poésie pastorale, les Grecs aient attendu jusqu'au temps des Alexandrins. On la rencontre en effet à la cour de Hiéron et des Ptolémées, qui certes n'avaient rien de champêtre.

II

Cette théorie se justifie sans peine. Il faut seulement bien indiquer en quoi consiste la poésie pastorale. Devons-nous comprendre dans ce genre littéraire tout ce qui, chez les écrivains de diverses époques, se rattache à la vie des champs, aux mœurs des paysans, à la description des prairies et des bois, aux plaisirs et aux peines de

ceux qui les habitent pour toujours ou simplement par occasion? Ainsi semblent avoir pensé deux écrivains qui, de notre temps, ont étudié la poésie pastorale. Dans de savantes recherches sur la poésie pastorale avant les BUCOLIQUES, *M. Egger a réuni tous les textes des écrivains grecs qui ont célébré les charmes de la campagne. M. Saint-Marc Girardin est remonté plus haut encore; il a emprunté à la Bible un certain nombre d'épisodes, tels que les amours d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Rachel, enfin le* CANTIQUE DES CANTIQUES. *M. Saint-Marc Girardin se place, il est vrai, sous la protection de grands génies.*

« Le CANTIQUE DES CANTIQUES, *nous dit-il,* est pour Bossuet un drame pastoral qui a ses personnages et ses divers actes. » *Autorisé par cet exemple et celui de saint Jean Chrysostome, il analyse avec infiniment d'esprit ce singulier poème, qui est pour les Pères de l'Église une pieuse allégorie de l'amour de Jésus-Christ et de son Église, mais dont un poète incrédule comme Voltaire a pu faire, sans être infidèle au texte sacré, un audacieux libertinage.*

Avant Voltaire, et sans la moindre malice, Cotin avait déjà signalé dans le CANTIQUE DES CANTIQUES *non pas seulement l'amour, mais la galanterie, et jusqu'au madrigal; ce qui nous éloigne un peu des mœurs champêtres pour nous ramener à une vie plus civilisée. Il compare même un passage avec des vers de Virgile, non pas le Virgile des* BUCOLIQUES, *mais celui de l'*ÉNÉIDE. *Ces paroles :* Fuge, dilecte mi, super montes aromatum, *lui rappellent les vers célèbres :*

Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Deveniunt.

Il y trouve ce qu'il appelle la conclusion du cantique, la consommation de cette pastorale sacrée. La citation est assez amusante pour que nous ne nous refusions pas le plaisir de l'emprunter à M. Saint-Marc Girardin.

Le poète sacré, selon les lois du poème dramatique et même de la modestie, a passé sur cet endroit légèrement. Il a cru qu'il suffirait de dire :

Fuis-t'en comme un chevreuil sur les monts odorants.

Le geste et le ton de voix, un regard, un tour de tête, disaient le reste, sans que l'épouse eût besoin de s'expliquer davantage, après le chant nuptial chanté et toute la foule écartée. D'abord l'on n'y avait point pensé, et l'on avait lu ces paroles de l'épouse qui dit à son époux de se retirer de la foule des autres pasteurs, comme une chose de rien et qui n'avait aucune suite. Mais, depuis que j'en ai fait l'ouverture et que je l'ai dite aux habiles, ils l'ont reçue avec applaudissement. Le judicieux et sincère M. Chapelain, si consommé dans la belle poésie, si savant aux lois du théâtre, si parfaitement instruit de la bienséance des choses, en est demeuré d'accord et m'a avoué que c'est un secret dont il n'avait pas ouï parler. Cependant, sans cela, on chercherait encore la conclusion du *Cantique*.

Cotin n'est pas le seul qui ait alors étudié le CANTIQUE DES CANTIQUES. *Godeau, l'évêque de Grasse, se plut aussi à le paraphraser, et, s'il ne put y faire d'aussi importantes découvertes, il le transforma de façon à en rendre la lecture plus facile aux*

personnes simplement pieuses et moins versées dans l'art de deviner les allégories. L'épouse s'adresse aux autres bergères dans les termes qu'emploierait une supérieure parlant à ses religieuses. « Il faut, leur dit-elle,

..... se résoudre à vivre en des langueurs,
A bénir des mépris, à souffrir des rigueurs,
A prodiguer son sang quand on le doit répandre,
A croire fermement ce qu'on ne peut comprendre,
A servir sans relâche et sans rien espérer,
A ne refuser rien et ne rien désirer.

Nous voilà bien loin des ardents transports, de la passion impétueuse qui remplit le CANTIQUE DES CANTIQUES. *Godeau n'est pas moins infidèle à la poésie pastorale quand, dans ses* IDYLLES, *il désigne sa ville de Grasse par la bergère Amaryllis, Paris et l'hôtel de Rambouillet par les bergères Ménélis et Lycisque. Mais, quoi! il cédait alors à la mode et se conformait à l'esprit du temps. C'est bien ainsi que ses contemporains comprenaient et les bergères et la poésie pastorale.*

M. Saint-Marc Girardin cite encore d'autres scènes de l'Écriture qui, pour se

servir de ses expressions, n'ont pas besoin, comme celles du CANTIQUE DES CANTIQUES, *d'être tempérées par l'allégorie, le mariage d'Isaac et celui de Jacob; mais, malgré l'autorité de M. Saint-Marc Girardin, et même celle de saint Jean Chrysostome, nous ne pouvons pas reconnaître dans ces épisodes de la vie d'un peuple pasteur ce qu'on est convenu d'appeler la poésie pastorale. C'est la description naïve des mœurs de la tribu, ce qui est bien différent. En voulez-vous une preuve que nous fournira l'éminent critique? Quand un écrivain qui s'est consacré à la poésie pastorale, telle que les traditions l'ont consacrée, s'empare du même sujet, voyez comme il le transforme. Le berger ne parle plus, ne sent plus avec cette exquise simplicité. Il sait son métier; il est amoureux, parle par métaphores et décrit la campagne en homme qui a étudié.*

Jamais l'aube ne venait blanchir le front des forêts qui couvrent la montagne qu'habita Laban, que Jacob ne vît, vers l'orient que cherchaient ses yeux, la beauté de Rachel lui ramener le jour; et, dès qu'au

premier murmure des fontaines les oiseaux amoureux s'éveillaient en chantant, le troupeau de Rachel se répandait çà et là sur la colline et dans la plaine.

Près d'un ruisseau limpide, où Rachel vient se contempler comme dans un miroir, Jacob lui disait, pendant qu'à travers les fleurs de la vallée l'eau se jouait sur le sable doré : « Non, belle Rachel, je ne puis plus me taire. Que dirai-je de ce que je sens ? Est-ce amour ou peine ? Je ne sais quel nom donner, car c'est à la fois amour et peine...

« Je cherchais la maison de ton père, et j'ai trouvé ta beauté que je ne cherchais point, bonheur inespéré que je dois à la colère de mon frère. Ah ! que j'ai bien fait de le fuir plutôt que de chercher à l'apaiser ! car je gagne à mon exil trois grands bonheurs : je fuis la mort, je rencontre la vie, et surtout, ô Rachel, je vis auprès de toi...

« Ici, exposé aux blanches gelées de l'automne, aux glaces de l'hiver ou aux ardeurs de l'été dévorant, je foulerai avec plaisir le sol étranger, pourvu que je te voie,

ô Rachel, et je ne m'apercevrai pas de la différence des saisons. Non, jamais, ici, sous le ciel miséricordieux de tes regards, je ne sentirai l'absence et le regret de la maison paternelle, car la patrie est où est le bonheur, non pas là où l'on vit, mais où l'on aime...

— Et moi, Jacob, disait Rachel, je te remercie de ton amour; je le crois sincère, et j'espère que l'amour de l'époux viendra confirmer pour la vie l'amour du cousin[1].»

Voilà l'églogue littéraire prise sur le fait, avec sa naïveté affectée, son langage élégant et ses pensées raffinées qui trahissent la recherche du bel esprit.

III

M. Egger est un de ces savants dont la solide érudition nous permet de ne rien envier à l'Allemagne. Avec une science à qui n'échappe aucun détail, il a réuni

---

1. Francesco Borgia.

tous les passages qui, chez les anciens Hellènes, se rapportent à la vie pastorale, et il n'a pas de peine à montrer que les poètes bucoliques avaient eu de nombreux prédécesseurs. Les Grecs, en effet, appartiennent à cette antique race aryenne qui de bonne heure s'est adonnée à la vie pastorale. Leurs dieux eux-mêmes ont été bergers :

Et formosus oves ad flumina pavit Apollo.

Neptune en a fait autant, et véritablement, à cette époque primitive, les exilés de l'Olympe n'avaient guère le choix qu'entre cette profession et celle de forgeron, à moins de se faire voleurs comme Mercure, et encore celui-ci en était réduit à dérober les vaches d'Apollon. Cacus voulut jouer le même tour à Hercule, mais, moins patient et plus vigoureux, celui-ci ne se contenta pas de sourire, il étrangla le voleur. C'est au moins ce que nous racontent les légendes et ce que nous avons cru jusqu'à présent. Aujourd'hui ces récits ont changé de caractère. S'il faut adopter les ingénieuses

explications de la science moderne, ces diverses allégories ont pour objet la lutte du soleil contre les nuages; les créations de l'imagination populaire ont fait place aux savantes combinaisons de la science; au lieu de poètes nous n'avons plus que des astronomes. Mais nous n'en sommes que plus éloignés de la poésie pastorale.

Les rois de l'âge héroïque ne sont pas seulement des pasteurs des peuples; ils gardent les bœufs, les moutons, et au besoin ces animaux que Delille n'aurait pas osé désigner autrement que par une périphrase. Leurs filles font la lessive, et elles vont avec leurs compagnes laver les vêtements de leur père et de leurs frères, non sans espoir de rencontrer à la fontaine l'époux qu'une déesse leur a montré dans un rêve. Les femmes connaissent les chevaux qui entraînent les guerriers au combat; elles les appellent par leur nom, les caressent de la main, leur apportent elles-mêmes leur nourriture. Elles aiment le chien qui défend les troupeaux contre le loup, chasse le cerf et le sanglier, et, gardien fidèle du foyer, meurt aux pieds du maître, qu'après vingt

*ans d'absence il a reconnu avant le serviteur dévoué, avant même la nourrice et l'épouse. De là, dans les poèmes homériques, surtout dans l'*ODYSSÉE, *de nombreux épisodes empruntés à la vie champêtre, qui était alors la vie de tout le monde. Mais ce n'est point encore là, au moins à nos yeux, ce qu'il faut entendre par la poésie pastorale.*

Nous la reconnaîtrions plus volontiers dans LES ŒUVRES ET LES JOURS *d'Hésiode, non pas à cause du sujet qu'il traite, mais parce que nous trouvons chez lui un véritable effort pour ajouter un peu de poésie aux dures occupations des paysans, pour transformer et embellir le travail de l'homme et l'aspect un peu rude de cette nature encore sauvage. On peut rapprocher de Théocrite ces vers justement signalés par notre savant helléniste :*

Quand le chardon fleurit, quand la sonore cigale, perchée sur un arbre et battant dru de ses ailes, nous verse un chant harmonieux, dans la saison laborieuse de l'été, c'est alors que les chèvres sont grasses, que le vin est bon, que les femmes

sont vives au plaisir et les hommes lâches au travail, car le Sirius brûle les fronts, la chaleur énerve les jambes et dessèche la peau. Alors je te souhaite l'ombre d'un rocher, le vin généreux, le pain cuit à point, le lait d'une chèvre séparée de son nourrisson, la chair d'une génisse nourrie au bois et non encore mère, ou celle des chevreaux nouveau-nés. Alors je veux qu'assis à l'ombre, après un cordial repas, tu boives un vin bien noir, le visage tourné au souffle même du zéphyre.

On peut encore voir des précurseurs de la poésie pastorale dans ces drames satyriques, qui avaient ordinairement pour théâtre les bois et la campagne, pour principaux acteurs des satyres, ces personnages obligés de la pastorale, aux corps velus, aux formes grossières, aux mœurs dissolues, qui doivent servir plus tard de contraste avec les bergers, toujours amoureux, mais discrets.

Malheureusement, nous ne connaissons guère le drame satyrique autrement que par des citations incomplètes, et les fragments cités par M. Egger ne nous pa-

raissent pas pouvoir se rattacher à la poésie pastorale? Quelques vers sur les charmes de la campagne ne suffisent pas pour déterminer le genre d'une œuvre littéraire.

Nous pouvons encore moins rattacher à la poésie pastorale les fragments empruntés soit aux tragédies, soit aux comédies d'Aristophane ou même de Ménandre. Dans l'exposition de ces scènes terribles où ils ne cherchent qu'à exciter la terreur et la pitié, Eschyle, Sophocle, Euripide, ne se sont jamais proposé de louer la vie champêtre pour elle-même, d'en adoucir les rigueurs ou d'en vanter les plaisirs. Aristophane n'y a pas songé davantage. Le citoyen qui célèbre la paix, qui regrette ses bœufs et ses raisins mûrs, n'est pas un berger, et surtout un berger poétique : c'est un égoïste, uniquement préoccupé de son bien-être, ennemi de la démocratie et de la guerre, mais qui n'oublie pas d'aller au Pnyx toucher ses trois oboles; qui, dans ses champs et ses vignes, voit surtout le profit qu'il doit en tirer, son vin nouveau, ses raves et son pain luisant. C'est le paysan tel que nous le connaissons, et qui n'a rien de bucolique.

Le témoignage d'Aristote lui-même nous apprend que le principal caractère du paysan dans la comédie est la grossièreté.

IV

Les Grecs ont pourtant connu la poésie pastorale, c'est-à-dire ce genre littéraire qui consiste à décrire, en les embellissant, les habitudes de la vie champêtre, à relever par l'imagination les détails d'une existence vulgaire, à jeter dans un paysage soigneusement orné des bergers élégants, exercés à jouer de la flûte et à faire des vers, amoureux surtout; des bergères jolies, coquettes parfois, le plus souvent fidèles, enfin, parées de tous les charmes que l'art peut ajouter à la nature. Dans ce monde imaginaire, il n'y a rien de ce qui peut rendre la vie pénible ou affliger les cœurs vertueux. Le vice, la passion brutale, sont représentés par les satyres, véritables monstres, qui n'appartiennent pas à l'humanité. A peine peut-on signaler, de temps en

temps, un berger perfide, une bergère volage; mais leur châtiment ne se fait pas attendre, et leur punition sert de dénoûment au drame, comme la mort du loup, qui dérobe un mouton uniquement pour fournir au berger l'occasion de se réconcilier avec sa bergère.

Seulement, de tous les peuples qui ont cultivé ce genre faux et artificiel, les Grecs sont ceux qui ont su rester les plus simples et se sont le plus rapprochés des mœurs qu'ils ont essayé de peindre. Ce bonheur, ils le doivent en partie à la nature même de leur langue, si riche en termes simples et familiers, où les bergers eux-mêmes peuvent devenir poètes sans cesser d'être bergers. Mais ce qui assure aux Grecs une place à part dans la poésie pastorale, c'est qu'ils ont produit Théocrite.

Théocrite sans doute n'est pas un poète primitif; il a vécu à la cour d'Hiéron et de Ptolémée; il vante volontiers leur magnificence, et aussi, ce point est à noter, car nous le retrouverons chez le Tasse, il se plaint que ses louanges lui soient mal payées.

Les hommes de notre temps ne se soucient guère des éloges que les poètes savent donner aux belles actions ; ils ne songent qu'à gagner de l'argent ; chacun, la main serrée sous son manteau, cherche seulement à augmenter sa fortune. « A quoi bon de nouveaux poètes ? N'avons-nous pas Homère qui suffit à tous ? Le meilleur poète pour moi est celui à qui je n'ai rien à donner. »

Théocrite vit dans un monde très raffiné ; il en a les délicatesses et les besoins. C'est même un poète érudit, qui connaît les anciens, les cite souvent et les imite à l'occasion. Mais il représente dans les plus heureuses proportions ce juste mélange d'art et de naturel qui convient à la poésie pastorale. Né en Sicile, ce pays de vastes pâturages, il avait sans doute assisté à bien des scènes de la vie pastorale avant de fréquenter les palais de Syracuse et d'Alexandrie ; il revenait parfois à la campagne, où il entendait de vrais bergers s'accompagner de la flûte ; il pouvait donc, comme le font encore aujourd'hui de curieux érudits, noter des airs populaires et de vieilles chansons, recueillir d'anciennes

traditions, et créer ainsi une poésie nouvelle où tout n'était pas inventé.

Théocrite d'ailleurs ne s'est pas contenté de chanter les bergers. Ses œuvres nous ramènent au véritable sens du mot Idylle (εἰδύλλιον), *petit tableau, esquisse légère, où les citadins peuvent figurer aussi bien que les paysans. Il suffit de rappeler ce joli épisode des* SYRACUSAINES, *où nous voyons décrire, à propos des fêtes royales, une piquante scène d'intérieur, deux bourgeoises préoccupées de leur toilette, empressées à médire de leurs maris et à se débarrasser d'un enfant indiscret.*

Théocrite n'a consacré aux bergers qu'une partie de ses vers, et, quand il les met en scène, il ne nous les montre pas tous amoureux.

« O Milon, dit Battis, ô moissonneur infatigable et dur comme la pierre, ne t'est-il jamais arrivé de désirer un absent? — Jamais. Est-ce qu'un ouvrier songe à ce qui est loin? — Tu n'as donc jamais veillé tourmenté par l'amour? — Dieu m'en préserve! Gare au chien, si vous lui donnez à goûter du cuir de la bête! il dévorera

tout. — Eh bien, moi, Milon, voilà déjà onze jours que j'aime. — Tu bois à plein verre; moi, je n'ai pas même une goutte de vinaigre. »

Théocrite fait plus: il se moque des bergers qui, épris d'une femme de la ville, prétendent se livrer à un amour dont ils ne soupçonnent pas l'élégance et se font repousser avec dédain. C'est l'histoire du bouvier qui s'approche de la courtisane Eunica.

« Va-t'en, lui dit-elle, va-t'en; mes baisers ne sont point faits pour des rustauds. Il me faut les lèvres fines et douces de nos jeunes citadins. As-tu jamais, même en songe, baisé une belle bouche?... Voyez comme sa barbe est soyeuse, sa chevelure parfumée! Va-t'en; tes lèvres bourgeonnent, tes mains sont noires et ton haleine empeste. Ne me touche pas, tu vas me salir. »

Certes voilà des détails rigoureusement exacts, et qui nous ramènent aux véritables bergers, à ceux que nous connaissons. Mais, quand Théocrite nous montre des bergers amoureux, comme il sait les faire

parler, avec quel art il nous les dépeint exprimant leur passion par des accents vrais, des mouvements éloquents, des comparaisons poétiques, sans pourtant s'éloigner de leurs habitudes, des sentiments qui leur conviennent! Est-il un cri plus passionné et plus naturel à la fois que celui-ci?

« Ils t'appellent tous Syrienne, maigre et brûlée du soleil; moi seul je te trouve la couleur du miel. Et la violette aussi est noire, et noire l'hyacinthe où des lettres sont gravées; mais tout de même elles sont comptées les premières dans les couronnes. »

Voici encore un passage qui est à la fois bien poétique et bien naturel :

« O gracieuse Amaryllis, pourquoi au bord de cet antre n'avances-tu plus ta tête en m'appelant ton cher amour? Est-ce donc que tu m'as pris en haine?... Que ne suis-je la bourdonnante abeille! Comme j'irais dans ton antre, me plongeant à travers le lierre et la fougère dont tu te couvres! O belle aux yeux charmants, toute de pierre! ô nymphe aux bruns sourcils, ouvre tes bras à moi le chevrier pour que je te

donne un baiser; même en de vains baisers il est bien de la douceur encore. »

Dans la première idylle, dans la sixième, partout, même quand Polyphème chante son amour pour Galathée « plus blanche que le blanc fromage, plus délicate que l'agneau, plus glorieuse que le jeune taureau, plus dure que le raisin vert », ce sont des pasteurs qui parlent, et ils s'inspirent des objets qui les entourent.

« Partout le printemps, *dit Ménalcas*, partout de frais pâturages, partout les mamelles se gonflent de lait, et les petits se nourrissent là où la belle enfant porte ses pas. Mais, si elle se retire, le berger aussitôt se sèche et les herbes aussi. »

Daphnis répond dans un langage qui n'est ni moins poétique ni moins naturel :

« Je ne souhaite point d'avoir la terre de Pélops, je ne souhaite point d'avoir des talents d'or, ni de courir plus vite que les vents; mais, sous cette roche que voilà, je chanterai t'ayant entre mes bras, regardant nos deux troupeaux confondus et devant nous la mer de Sicile. »

Terminons par une description de la

campagne où, sans sortir de la vérité, la poésie déploie une admirable grandeur :

Moi et Eucrite et le bel enfant Amyntas, ayant poussé jusqu'à la maison de Phrasidame, nous nous couchâmes à terre sur des lits profonds de doux lentisque et dans des feuilles de vigne toutes fraîches, le cœur joyeux.

Au-dessus de nos têtes s'agitaient en grand nombre ormes et peupliers; tout auprès, l'onde sacrée découlait de l'antre des nymphes en résonnant. Dans la ramée ombreuse, des cigales ailées s'épuisaient à babiller; l'oiseau plaintif (on ne sait pas bien duquel il s'agit) faisait de loin entendre son cri dans l'épais fourré des buissons; les alouettes et les chardonnerets chantaient, et gémissait la tourterelle; les blondes abeilles voltigeaient en tournoyant à l'entour des fontaines. Tout sentait en plein le gros été, tout sentait le naissant automne. Les poires à nos pieds roulaient, et les pommes de toutes parts à nos côtés. Les rameaux surchargés de prunes versaient jusqu'à terre; les tonneaux de quatre ans lâchaient leur bonde. Nym-

phes de Castalie qui occupez la hauteur du Parnasse, dites, est-ce d'un cratère de pareil vin que le vieillard Chiron fit fête autrefois à Hercule dans l'antre de Pholus ? Et ce pasteur des rives d'Anapus, le puissant Polyphème, qui lançait des quartiers de montagne aux vaisseaux d'Ulysse ; dites, quand il se prit à danser à travers ses étables, est-ce qu'il était poussé d'un nectar pareil à celui que vous nous versâtes ce jour-là, ô Nymphes, autour de l'autel de Cérès gardienne des granges ? Sur ton monceau sacré, oh ! puissé-je une autre fois planter encore le grand van des vanneurs, et voir la déesse sourire, tenant dans ses deux mains des gerbes et des pavots !

C'est évidemment un poète qui parle, et un poète des plus habiles ; mais son langage n'a rien qui nous détourne de la vie pastorale. De tous les auteurs d'églogues, Théocrite est le seul qui ait mérité cette louange.

V

Si nous nous sommes si longtemps arrêté à Théocrite, c'est que nous trouvons chez lui le modèle du poète bucolique, modèle qui n'a jamais été ni surpassé ni atteint. Virgile lui-même, qui pourtant possédait à un si haut degré le sentiment des beautés de la campagne, Virgile, dans ses ÉGLOGUES, *n'a pas donné à ses bergers un langage aussi naturel. Sans doute, rien n'est plus admirable que la première Églogue; les traits touchants, les images, les descriptions poétiques, y abondent.*

Fortunate senex ! ergo tua rura manebunt,
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus
Limosoque palus obducat pascua junco.
. . . . . .
Hinc tibi, quæ semper, vicino ab limite, sæpes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro;
Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras;
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

Le portrait est charmant, et rien n'y

manque. Comment surtout oublier l'image de la fin ?

Ite, meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ :
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosa pendere procul de rupe videbo.

Mais cette pièce, où le poète décrit les douleurs de l'exil et les malheurs d'une usurpation étrangère, est une véritable élégie :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus.

C'est une protestation contre les guerres civiles et les maux qu'elles traînent après elles :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes? En quo discordia cives
Perduxit miseros! His nos consuevimus agros!

Nous pourrions dans les pièces suivantes relever encore bien des traits charmants ; mais Virgile, quand il composa ses Églogues, n'était pas encore un poète original. Il étudie les Grecs, les imite sans cesse, et, par un procédé commun à beaucoup de poètes latins, il réunit dans une seule pièce

des emprunts tirés de plusieurs ouvrages. Il n'est original et vraiment touchant que quand il nous parle de lui, de ses affaires et des malheurs de son temps.

Ses bergers, *dit avec raison son dernier éditeur français,* n'ont guère de leur condition que le nom... Il ne nous décrit que des paysages dont les contours sont vagues et indécis. Tandis que Théocrite s'applique à rendre le détail particulier des choses, Virgile, au contraire, les peint toujours par des traits généraux. Il serait difficile de dire à quelle nation appartiennent ses bergers et dans quelle contrée ils vivent. Ils ne sont ni Grecs ni Italiens. Le lieu où ils parlent et se meuvent est déjà ce pays sans limites déterminées où s'agitent les héros de la pastorale moderne [1].

Si Virgile a mérité une des premières places parmi les poètes qui ont célébré la vie pastorale, ce n'est pas à ses ÉGLOGUES *qu'il le doit, mais à ses* GÉORGIQUES. *Dans cette œuvre, où nous le voyons déjà en pleine possession de son génie, Virgile est*

1. BENOIST, préface de *Virgile*.

sincèrement ému et profondément original. Les beautés de la nature, les douceurs de la vie champêtre, lui inspirent les plus beaux vers. Nous ne parlons pas seulement du célèbre morceau qui termine le second livre, et dont un fragment, le plus pathétique, a été si heureusement traduit par La Fontaine.

Flumina amem sylvasque inglorius, Oh ! ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta ! O quis me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !

C'est à chaque page qu'on trouve, avec un sentiment profond de la vieille Italie, des souvenirs de la vie que menèrent d'abord les futurs maîtres du monde, des vertus qu'ils avaient pratiquées :

Hanc olim vitam veteres coluere Sabini,
Hanc Remus et frater ; sic fortis Etruria crevit
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.

Ce sentiment se retrouve encore dans quelques passages de l'Énéide. L'arrivée des Troyens en Italie avec la description des bords du Tibre, mais surtout la visite

d'Énée à Évandre, permettent à Virgile d'opposer à la Rome de son temps l'ancien aspect du pays, ses mœurs simples et sa vie pastorale :

Passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire carinis.

Singulier retour des destinées humaines : ce forum dont Virgile se plaisait à rappeler l'origine est aujourd'hui redevenu le marché où les paysans des environs amènent leurs troupeaux : c'est le Campo Vaccino.

Après Virgile l'antiquité ne nous offre plus de bergers vraiment dignes de ce nom. Il ne manque pas de poètes qui célèbrent la campagne, mais ils la chantent pour eux, en hommes qui vont lui demander le repos de leurs fatigues ou la consolation de leurs chagrins. La naïveté de la poésie pastorale leur est inconnue.

Elle ne se trouve pas davantage dans les récits en prose où les auteurs de la décadence ont essayé de nous peindre les bergers et leurs amours. La plus célèbre de ces productions est la fameuse pastorale de

Longus, à qui Paul-Louis Courier a de notre temps fait une nouvelle popularité. Mais dans ces œuvres de décadence il n'y a, sous prétexte d'une naïveté ignorante, qu'une corruption des plus raffinées ; c'est la traduction dans le français du XVIe siècle qui nous fait illusion, comme lorsque nous lisons Plutarque dans la traduction d'Amyot : le français est naïf, les sentiments et l'esprit de l'auteur ne le sont pas.

VI

Si l'antiquité, pourtant encore assez rapprochée de la nature, a fait de la pastorale un genre faux et artificiel, on comprend sans peine que les modernes aient encore exagéré ces défauts. Il est surtout difficile de penser autrement quand on sait que la poésie pastorale a fait sa première apparition en Italie, dans le XVIe siècle, à la cour brillante et corrompue de Ferrare, au milieu des fêtes données par les princes de la maison d'Este.

C'est un prince, Nicolas Coneggi, qui le

premier emprunte aux souvenirs de l'antiquité les sujets d'une pastorale, CÉPHALE OU L'AURORE. *Seulement il ne s'agit plus d'une simple idylle, d'un dialogue entre deux bergers, mais d'une véritable pièce en cinq actes, représentée à Ferrare en* 1487. *Après lui le célèbre auteur du* COURTISAN, *Castiglione, fait à son tour une pastorale intitulée* TIRSIS. *Ce sont des stances ou octaves dialoguées entre trois pasteurs, entremêlées d'une canzonetta, d'un chœur et d'une danse moresque. Les auteurs, car Castiglione avait un collaborateur, jouèrent cette pièce en* 1506, *devant la duchesse d'Urbino, en habits de bergers.*

On peut encore ranger parmi les modernes créateurs de la poésie pastorale Tassillo, qui fit jouer à Messine, en 1529, *une suite de scènes dans lesquelles deux amis, Filanto et Alcinio, réduits par désespoir d'amour à se donner la mort, sont sauvés par une nymphe qui, après les avoir consolés, remonte au ciel entourée d'anges. Filanto et Alcinio, il est vrai, sont des voyageurs, et non des bergers; mais dans leurs plaintes, dans leurs récits, se retrou-*

vent tous les caractères de la poésie pastorale telle qu'on l'entendait alors.

Un essai plus sérieux est celui de Giraldi, qui composa en 1545, *à Ferrare, une comédie pastorale,* ÉGLÉ, *où figurent les personnages obligés de ce genre de pièce, des nymphes, des faunes et des satyres. Toutes les thèses sur l'amour, les avantages et les inconvénients de cette passion. sont discutés par Églé, qui s'exprime en véritable docteur. Mais ce sont là des demi-dieux, qui ont le droit d'avoir étudié, et qui ont parlé de tout temps un langage supérieur à celui des bergers.*

Ceux-ci apparaissent de nouveau, avec Agostino Boccari, dans LE SACRIFICE. *C'est encore à Ferrare que la pièce fut représentée, en* 1587, *pour célébrer les mariages du marquis de Cadorno avec Benedetta Pia et de Marco Pia avec Clelia Farnese. La scène est en Arcadie. Il s'agit de trois bergers et de trois nymphes dont les amours sont traversés par un satyre.*

Quelques années plus tard Ferrare vit encore représenter L'ARETUSA, *pastorale d'Alberto Lallio* (1563), *et* LA SFORTUNATA

d'Agostino Argenti (1567). *Ces pièces étaient ornées de chœurs mis en musique par un artiste alors célèbre, Alphonse de La Viola. Elles eurent le plus grand succès et attirèrent un grand nombre de spectateurs, parmi lesquels se trouvait le Tasse lui-même.*

Sur ces pièces, aujourd'hui oubliées, nous ne ferons que quelques observations : elles étaient remplies d'imitations empruntées à l'antiquité ; c'est seulement à travers les poètes grecs et latins que leurs auteurs entrevoyaient la nature ; ils ne pouvaient donc que la défigurer, et ils étaient poussés malgré eux à remplacer la naïveté par le pédantisme. Ces scènes pastorales, transportées sur le théâtre, ne pouvaient pas non plus avoir la simplicité des anciennes églogues. Le théâtre, par la loi même de la perspective, grossit et les événements et les caractères ; il pousse à l'exagération et les sentiments et la voix de ceux qu'il fait parler. Enfin le concours de la musique et de la danse transforme ces pièces en véritables opéras, ce qui suffirait pour en bannir le naturel et la simplicité.

N'oublions pas surtout que cette poésie nouvelle est née dans l'Italie du XVIe siècle, c'est-à-dire dans une des époques les plus troublées de l'humanité. On peut dire qu'il n'y avait alors ni vertus privées ni vertus publiques. Les guerres civiles désolaient les cités, les familles périssaient par le meurtre et l'empoisonnement. La religion était remplacée par un athéisme raffiné, et, selon l'expression d'un contemporain, l'Italie tout entière était enivrée d'impiété. La cour de Ferrare dépassait en scandales celles de tous les tyrans voisins. Un prince de cette maison avait épousé Lucrèce Borgia, dont Arioste osait célébrer les vertus. Comment représenter devant cette société, habituée aux délicatesses les plus recherchées, des bergers animés de passions simples et naturelles? C'était leur propre image, celle de leurs sentiments, que des spectateurs raffinés venaient chercher au théâtre; tout autre spectacle les aurait dégoûtés.

VII

*Il résulte de cette rapide étude que la poésie pastorale, telle qu'elle existera désormais, représentera beaucoup plus les mœurs des cours que celles de la campagne, et que la plupart de ces poèmes, même les meilleurs, seront l'œuvre d'écrivains très lettrés et très recherchés. L'analyse de l'*Aminte *et l'histoire du Tasse ne peuvent que nous confirmer dans cette opinion.*

*Qu'est-ce, en effet, que l'*Aminte*? Un berger, Aminte, brûle d'une ardente passion pour une bergère, Silvie, qui reste insensible à sa flamme pour se consacrer au culte de Diane. En vain Daphné et après elle Tirsis essayent-ils de vaincre cette cruauté; Silvie ne cède pas à leurs prières, elle ne se laisse même pas attendrir par la reconnaissance. Un satyre, qui, lui aussi, a été blessé par les traits de l'Amour, surprend Silvie, l'enlève et l'attache à un arbre pour lui faire violence. En ce moment, survient Aminte qui la délivre, mais ne peut, même*

après ce service, lui faire agréer son amour. Il se décide alors à mourir et est bientôt confirmé dans cette résolution par la nouvelle de la mort de Silvie, qui, d'après le récit d'une nymphe, a été dévorée par des loups. Il s'élance en effet dans un précipice, et Dafné annonce sa mort à Silvie, dont les loups ont seulement déchiré le voile ; à ce récit, Silvie se trouble ; elle s'émeut pour le berger dont elle a causé la perte. Elle croit ne ressentir pour lui que de la compassion ; mais Dafné, qui a plus d'expérience, reconnaît les premiers signes de l'amour. Silvie aime en effet, mais trop tard, puisque Aminte n'est plus. Sa douleur redouble encore quand elle entend Ergaste raconter comment Aminte s'est jeté la tête la première dans un abîme sans fond. Heureusement, dans les pastorales, les précipices ne sont pas plus dangereux que les loups. Silvie retrouve Aminte vivant, et les bergers, témoins de leur bonheur, n'ont plus qu'à célébrer un nouveau triomphe de l'Amour.

C'est, en effet, l'Amour qui est le véritable héros de la pièce ; c'est bien lui qui dirige

l'action et remplit seul la scène. Pour que nul n'en puisse douter, il paraît, dès le prologue, vêtu en berger, et s'annonce comme « le plus puissant entre les grans dieux celestes, qui fait souvent tomber des mains la sanglante espée au dieu des batailles, le grand trident à Neptune esbranleur de la terre, et les foudres eternels au grand Jupiter mesme ». Il se cache parmi les bergers ; mais c'est toujours un dieu, et les forêts qu'il vient habiter vont discourir d'amour d'une façon nouvelle. Il inspirera de nobles conceptions dans les cœurs les plus grossiers, et il adoucira le son de leur langage.

On s'en aperçoit bien dès les premiers vers. Dafné exhorte Silvie à l'amour dans les termes mêmes qu'adresse Anne à sa sœur Didon. Elle a lu Virgile, et Silvie l'a lu aussi, car elle lui emprunte un de ses passages les plus connus : « Quand je diray avec souspirs et repentance les paroles que tu supposes et enrichiz, croy que les rivieres monteront contre leurs sources, que le loup fuira devant les brebis et les levriers devant les lievres timides. » Euripide ne lui est pas moins familier, et elle exprime son amour

pour la chasse comme Hippolyte dans la tragédie de PHÈDRE. *Silvie, d'ailleurs, et Aminte sont de bonne maison ; Dafné a soin de le rappeler : « Si tu es fille de Cidippé, de laquelle estoit pere le dieu de ce fleuve renommé, luy, de son costé, n'est-il pas fils de Silvain, duquel Pan, le grand dieu des bergers, estoit pere ? » Aussi Aminte ne s'explique-t-il pas avec moins d'élégance que Silvie ; il apporte même, dans le récit de son amour, de ses joies et de ses souffrances, une sensibilité à ravir d'aise les académies les plus précieuses. Il est vrai que celui à qui il s'adresse, Tirsis, n'est pas un berger ordinaire ; il a, pendant quelque temps, quitté la campagne pour la ville, et a visité la cour de Ferrare. « Et de là vient que, encores que par le commandement d'autruy je retournasse en ces forests, si retins-je neantmoins je ne sçay quoy de ceste grandeur, et mon pipeau n'estoit plus enroüé comme il souloit, mais d'un son plus hautain et plus harmonieux, imitant les trompettes, il faisoit retentir les forests d'alentour. »*

Mais, quoi ! il n'est pas jusqu'au satyre,

le personnage obligé de toutes les pastorales, qui n'ait, lui aussi, reçu une éducation très littéraire, qui ne se plaise aux comparaisons recherchées, aux pointes et aux jeux d'esprit. Il se plaint d'abord de l'Amour qui « tantost se cache en l'ombre d'une paupiere, tantost dedans le reply d'un cheveu blond, tantost en ces petites fossettes que forme le ris gracieux en une belle joue, et toutes fois, tout petit qu'il est, il fait des playes si grandes et incurables ». Il ne se plaint pas moins de Silvie, plus impitoyable que les bois pleins d'horreur et à qui son nom convient si bien : « Les forests cachent dedans la profondeur de leurs ombrages les serpens, les lions et les ours; et toy, dedans ton sein delicat tu caches la haine, le desdain et la cruauté, bestes mille fois plus cruelles que les serpens, les lions et les ours. » Un peu plus loin, il imite Théocrite et Virgile : il vante sa beauté comme Polyphème, et dans les mêmes termes : « Si ne suis-je pas tant à desdaigner, si je ne me trompay l'autre jour, me voyant dedans le calme de la mer, lorsque les vents estoient tranquilles. »

Nec sum adeo informis : nuper me in littore vidi,
Quum placidum ventis staret mare.

Tous les bergers parlent du même style. Ils ne chantent que l'amour et célèbrent ses louanges avec une recherche de naïveté qui n'est qu'un raffinement de plus. Ils dédaignent les docteurs, mais en hommes qui les ont beaucoup étudiés : « Amour, en quelle escole ou de quel maistre s'apprend la longue et douteuse science d'aimer? Qui nous enseigne à exprimer ce que conçoit nostre pensée ce pendant qu'elle se va pourmener au ciel portée dessus tes æles? Ce n'est pas aux escoles de philosophie ny de poësie que cela s'apprend, non pas quand Apollon mesme y serviroit de maistre. Amour, lise donc qui voudra les livres des docteurs. Quant à moy, je ne veux autre livre pour estudier en ceste science que les beaux yeux de ma dame. »

Un autre trait caractérise ces bergers, et mérite d'être noté : ce sont des épicuriens; amis des plaisirs, ils les veulent faciles et sans amertume. Le bonheur d'Aminte, après son infortune, ne leur plaît

pas; ils le trouvent payé trop cher : « Si l'on gouste mieux le bien aprés le mal, Amour, je ne te demande point ceste souveraine felicité ; garde-la pour ceux qui la voudront. Quant à moy, je desire que ma maistresse me face bonne chere aprés l'avoir un peu recherchée et servie. Que les sauces de nos plaisirs ne soient point des travaux de si longue durée, mais des refuz gratieux, de petites riottes et debats, qui, renoüans nos cœurs, soient toujours entremeslez et suiviz ou d'une paix ou d'une douce treve. »

Ainsi, ces bergers, qui ne sont pas des bergers, ne sont pas non plus amoureux. Nous avons affaire à d'élégants cavaliers, amollis par les délices de la cour de Ferrare, sensibles seulement aux plaisirs de la galanterie, incapables d'éprouver une grande passion.

VIII

Cette absence d'un idéal un peu élevé, cette vie de courtisans avec ses distinctions élégantes, ses perpétuelles bassesses et ses plaies secrètes, nous expliquent à merveille ce que fut le Tasse, ce qui manque à son génie pourtant si brillant, enfin, à quelles douleurs il a succombé.

Rien, sans doute, n'est plus touchant que l'histoire de ce poète, favori de la maison d'Este, célèbre dès l'âge de dix-huit ans, illustre même avant LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *puis précipité de cette haute fortune dans une longue captivité, perdant la raison, méconnaissant la beauté de ses œuvres, les refaisant pour les dénaturer, n'échappant enfin aux plus cruelles souffrances que par la mort, et expirant, au pied du Capitole, au milieu de l'appareil de son couronnement, sans avoir pu goûter ces vains honneurs réservés à son tombeau.*

Mais rien, en même temps, n'est plus instructif que le spectacle des faiblesses qui

perdirent le Tasse, et nous devons une profonde reconnaissance à M. Guasti, qui, le premier, en publiant les lettres du poète italien, nous a permis de suivre cette triste et longue histoire. Nous verrons, en examinant de près cette correspondance, quelles ont été les préoccupations continuelles de ce poète, avec quelles difficultés il eut à lutter, et nous trouverons dans cette étude l'explication de tous ses malheurs.

Né à Sorrente en 1544, il avait suivi son père d'abord à Salerne, chez le prince de San-Severino; puis à Naples, où les jésuites se chargèrent de son éducation. « Ils me firent communier, dit-il, quand je n'avais peut-être pas encore neuf ans. » L'année suivante, Bernardo l'emmena à Rome, le séparant de sa mère et de sa sœur. « Hélas! d'un pas mal assuré, je suivis mon père fugitif, comme Ascagne et Camille. » Destiné comme tant de poètes à l'étude du droit, cet enfant précoce avait, à dix-huit ans, composé un poème chevaleresque sur les amours de Renaud de Montauban. « C'est ainsi qu'en me jouant je chantai de Renaud

les ardeurs et les douces souffrances, alors que je dérobais la journée à d'autres études, dans le quatrième lustre de mes vertes années; études ingrates, étouffé sous leur poids, je gisais inconnu aux autres, inutile à moi-même.» Notons cette plainte chez un jeune homme, presque un enfant, qui n'a pas eu encore d'autre malheur que celui d'étudier le droit, malheur dont il se consolera, comme beaucoup d'autres, en l'étudiant aussi peu que possible.

Peu de temps après, d'ailleurs, son père était vaincu et le laissait à sa vocation. Le jeune poète, bien accueilli partout, lié avec tous les beaux esprits de son temps, est enfin admis à la cour de Ferrare avec le titre de gentilhomme du cardinal Louis d'Este. A cette époque, appartenir à un prince était le vœu le plus ardent de tous les poètes. Le Tasse pouvait se croire heureux. Le cardinal d'Este et le duc Alphonse faisaient profession d'aimer les vers, et la sœur du duc, Léonore, donnait à la cour de Ferrare ces agréments que la beauté et la grâce d'une femme peuvent seules répandre autour d'elle. Le Tasse fut bien

reçu par elle et célébra sa beauté, mais en poète obligé de chanter une femme aimable, une reine, beaucoup plus qu'en amoureux. J'en suis fâché pour la légende et pour les beaux vers qu'elle a pu inspirer, mais l'amour du Tasse pour Léonore est encore une de ces fictions auxquelles il faut renoncer. Rien n'est vrai ni dans la passion du Tasse, ni dans le récit de ses imprudences, si sévèrement punies par Alphonse. Les princes, sans doute, ne veulent permettre aux poètes d'adorer leurs femmes ou leurs sœurs que dans leurs vers, et même, si la déclaration est trop directe, ils sont prompts à se fâcher. Voltaire l'a éprouvé pour la princesse Ulrique. Mais Alphonse n'eut rien à réprimer. Léonore avait dix ans de plus que le Tasse et a laissé une grande réputation de sagesse; le poète a chanté auprès d'elle Lucrezia Bendidio, Léonore de San-Vitale, et bien d'autres beautés; enfin, dans sa correspondance, au milieu de ses plaintes, quoique d'une nature violente et emportée, il n'a pas laissé échapper un mot, une allusion, qui permette de rattacher ses malheurs à

un pareil souvenir. Léonore n'était pour lui que ce qu'une princesse agréable sera toujours pour un poète de cour, une matière à quelques beaux sonnets.

Le Tasse pouvait donc se croire heureux ; le cardinal d'Este, qui l'aimait, désira l'emmener avec lui à la cour de Charles IX et lui fit voir la France. Nous avons une longue lettre écrite de Paris, où il nous juge avec une certaine sévérité : c'est d'abord une grande dissertation sur l'influence du climat, de la terre et de l'air ; le Tasse explique ainsi la différence de caractère entre les Italiens et les Français. Il nous adresse plusieurs reproches, parmi lesquels je tiens à en relever trois : il nous blâme d'abord de nourrir les enfants avec du lait de vache : le bœuf est un animal servile dont les instincts se communiquent à l'homme. Je livre l'argument sans le discuter à ceux qui nous trouvent une disposition naturelle pour la servitude. Le Tasse préférerait que, pour avoir une race héroïque, on nourrît les enfants, si c'était possible, avec la moelle des tigres et des lions. Il se plaint aussi que la noblesse vive à la campagne,

loin des villes où l'on se forme aux belles manières. Ne reconnaissez-vous pas, à ce trait, l'Italien du XVIe siècle, fait pour vivre auprès des princes, dans une société élégante et raffinée, comme nos courtisans à partir de Louis XIV? Enfin il déplore que la noblesse abandonne l'étude des lettres pour la laisser aux bourgeois et aux vilains. Le Tasse est un gentilhomme qui tient aux privilèges et à la dignité de l'aristocratie. Pourtant il nous reconnaît des qualités, de l'esprit, de la bravoure, et..., que les temps sont changés! un grand amour de l'économie. Il loue aussi notre supériorité sur les Italiens pour le nombre et la magnificence de nos églises. L'éloge n'est pas aussi indifférent qu'il pourrait le paraître, venant d'un fervent catholique comme le Tasse, grand admirateur de la Saint-Barthélemy et blâmant seulement Catherine et Charles IX d'avoir, dans cette journée, montré trop de modération.

*Au retour de son voyage, le Tasse trouve à Ferrare la même faveur. Bientôt l'*AMINTE *fut représenté avec le plus grand succès. La cour de Ferrare salua de ses applaudis-*

sements ces bergers qui citaient Aristote, mais chantaient en vers harmonieux la puissance et les joies de l'amour. Le Tasse était le premier des poètes de son temps; c'est alors qu'Alphonse lui dit de chanter sans songer à rien faire :

> Egli mi disse, allor che suo mi fece :
> Tu canta, or che si' en ozio.

Sûr de sa fortune et de sa gloire, le Tasse semblait n'avoir plus à songer qu'à son poème de LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE. *C'est ici que commencent ses malheurs. Nous allons les voir tels que sa correspondance nous les révèle; les uns sont vraiment son ouvrage, les autres viennent de son génie et de son temps. Sans fortune, le Tasse manquait également de la dignité de caractère qui apprend à souffrir et à aimer la pauvreté. Il était né pour vivre dans une cour; il avait du goût pour tout ce qui brille, les beaux costumes, les bijoux, les plaisirs élégants, et c'est sur sa muse qu'il comptait pour lui procurer ces avantages. Il prit trop au sérieux les paroles d'Alphonse :*

« Chantez et restez en repos », et crut pouvoir réaliser le rêve chimérique dont il nous a fait la confidence : « Ce que j'ai toujours cherché dans les cours, c'est une vie de loisir consacrée à l'étude, ozio litterario, *sans être tenu à rien, sans aucune obligation, car je ne sais pas rimer et servir à la fois ; je prétends avoir la table, le logement et les honneurs sans être astreint à aucun service. » Aussi, tandis qu'Arioste acceptait d'aller gouverner une province sauvage, tandis que Guarini se transformait en courrier et partait pour la Pologne, le Tasse refusait une charge auprès de la cour de Modène ; il sollicitait, pour qu'on la lui refusât, la place d'historiographe après la mort de Pigna, et, furieux d'avoir vu accueillir sa demande, il se promettait de ne jamais remplir ces fonctions : ne payait-il pas assez les bienfaits des princes en célébrant leurs louanges? « Acquittez-vous, leur dit-il, des bienfaits qui nous sont dus, car, nous autres poètes, nous avons le droit de faire de vous nos tributaires. »*

Malheureusement, les princes n'étaient pas toujours de cet avis, et plus d'une fois

le Tasse sentit les aiguillons de la pauvreté. Louis d'Este était un médiocre Mécène. Pour le suivre en France, le Tasse dut emprunter quelques écus et mettre en gage sa garde-robe; à Paris, nous le voyons adresser un sonnet aux yeux de sa chatte, la priant de lui prêter leur éclat à défaut d'autre lumière pour écrire ses vers. A Ferrare, il se trouva souvent embarrassé, pressé par des besoins d'argent, avec cela crédule à l'excès et se laissant aller sans raison aux plus folles espérances. Alphonse lui passe au cou une chaîne d'or, Léonore lui a accordé quelques ducats, il croit sa fortune assurée; les prédictions mêmes des astrologues suffisent à l'enivrer. Voici une de ses lettres à Luca Scalabrino; après quelques plaisanteries sur la lettre c *placée au commencement du second vers de son poème, il continue en ces termes :*

Au diable la mauvaise humeur! je suis chrétien dans tout le reste; mais, dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi, je veux être un épicurien parfait, et je dis : « *Pereat qui crastina curat !* » J'étudie à mes heures. Le reste du temps, je l'emploie à rire, à

chanter, à bavarder dans l'intimité de quelques amis. Il n'y a ni baron, ni ministre du duc, si grand qu'il soit, qui me trouve disposé à le servir: notre Altissime lui-même, s'étant aperçu de ma morgue, me prévient avec force coups de chapeau ; et je lui réponds avec tant de hauteur et de gravité que j'ai l'air d'avoir été élevé en Espagne. Les gens disent : « D'où lui viennent un visage si gai et tant de réputation? a-t-il trouvé un trésor? » Depuis mon retour de Rome, j'ai deux fois dîné hors de chez moi, et je puis vous dire que je me suis fait prier; puis, sans cérémonie, j'ai accepté la place d'honneur au bout de la table. J'ai fait voir à trois astrologues l'heure de ma naissance, et, sans me connaître, tous à la fois m'ont déclaré que je devais être un grand écrivain; ils me promettent une longue vie et une très haute fortune... Tous sont d'accord pour dire que j'obtiendrai de nombreux bienfaits de la part des dames. Hier j'ai reçu de la duchesse d'Urbino une longue lettre où elle s'offre d'employer pour moi toute son autorité auprès de son frère, encore que je ne

l'en aie pas priée. Madame Léonore m'a dit aujourd'hui, à propos de rien, que jusqu'à présent elle avait été gênée; mais aujourd'hui que l'héritage de sa mère lui procure quelque aisance, elle veut venir à mon aide. Je ne demande ni ne demanderai rien, ni à elle, ni au duc; s'ils veulent agir, j'accepterai volontiers! »

Et, là-dessus, le voilà qui achète des livres et fait de grandes dépenses. Aussi quelle douleur et quelle colère quand vient l'heure des mécomptes! Il trouve qu'on le paye trop en compliments; il ne veut pas seulement avoir « des fleurs, mais des fruits »; il oublie alors ses actes de fierté, il demande, il demande avec instance, et, quand il s'aperçoit qu'il est devenu importun, il veut prendre la fuite. En vain la duchesse d'Urbino l'avertit de n'en rien faire. Il ne comprend pas qu'Alphonse, à qui la JÉRUSALEM *est dédiée, ne veut pas perdre les éloges qui lui sont prodigués et céder cette gloire à un rival. Le Tasse part enfin: il s'éloigne en fugitif et va par toute l'Italie chercher un souverain qui veuille lui payer son poème. Accueilli partout avec égard, mais trou-*

vant partout des princes trop pauvres pour faire sa fortune, il revient enfin à Ferrare, ramené toujours par la même pensée, par l'espoir d'obtenir une récompense. Il espère encore, mais il sent confusément qu'il a perdu la faveur d'Alphonse, qu'un malheur le menace : il se croit entouré d'ennemis acharnés à le perdre, capables même d'attenter à sa vie. Désormais tout pour lui sera pièges et complots. Ajoutez à ces funestes influences cette disposition mélancolique si manifeste dès la jeunesse du poète, voyez combien nous approchons de la folie ; pour la faire éclater, il suffira d'un accident, d'un couteau tiré par hasard ; la prison et l'exil ne feront qu'achever l'œuvre de l'orgueil et de la pauvreté.

Le Tasse pourtant n'a pas été seulement victime de ses propres fautes. Le poète eut à soutenir pour son œuvre même, pour la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *une lutte qui aurait suffi à le décourager et à troubler sa raison. Plein d'ardeur pour la gloire, le Tasse, malgré sa juste confiance dans son génie, n'avait pas voulu publier son poème sans le soumettre à l'approbation de ses amis*

les plus éclairés ; il leur adressait donc son œuvre chant par chant, leur demandant leur avis et acceptant leurs observations avec plus de docilité qu'on n'aurait dû en attendre d'un caractère aussi ombrageux. Mais il s'était imposé une tâche bien plus difficile que celle de contenter des hommes, souvent, il faut l'avouer, incapables de le comprendre. D'une piété ardente et sincère, le Tasse avait voulu élever dans la JÉRUSALEM *un monument au christianisme lui-même ; il avait donc résolu, dès l'origine, d'acquérir à tout prix l'approbation de Rome, et surtout l'approbation du saint office. C'est donc au double point de vue de la perfection littéraire et de l'orthodoxie religieuse qu'il suppliait ses censeurs de vouloir bien le juger et le corriger. Cette discussion entre le Tasse et ses critiques, nous allons essayer d'en tracer le tableau.*

La question littéraire, quoique moins importante, donne lieu à de vifs débats. Le poème est examiné avec soin jusque dans ses moindres détails, et jugé avec une sévérité scrupuleuse. Ce qui nous étonne peut-être le plus, c'est le point de vue auquel se

placent les censeurs. C'est surtout au nom des règles d'Aristote qu'ils étudient la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE. *Le Tasse a-t-il vraiment réuni dans son œuvre les conditions d'un poème épique? peut-il prétendre qu'il a respecté la loi de l'unité en appelant l'intérêt sur plusieurs personnages, comme Godefroy, Renaud et Tancrède? les épisodes sont-ils assez étroitement liés au sujet principal? l'action ne commence-t-elle pas trop tard? à quel point peut-on l'interrompre par un récit? Telles sont les principales objections adressées au poète. Le Tasse ne les traite pas avec le mépris et le dédain d'un homme de génie qui prend sa seule inspiration pour règle et se croit au-dessus de ces lois. Derrière le poète inspiré nous trouvons dans l'auteur de la* JÉRUSALEM *un véritable érudit, qui a étudié non seulement les grands écrivains de l'Italie, de Rome et de la Grèce, mais qui a lu avec soin tous les maîtres de l'art. Aux objections tirées des anciens le Tasse répond par des citations empruntées aux anciens. Il ne s'autorise pas seulement de l'exemple des poètes comme Homère, Vir-*

gile, Dante ou Pétrarque, il sait aussi discuter les préceptes d'Aristote, il s'appuie même sur Démétrius de Phalère, et sur deux critiques alors pleins d'autorité, Stelvetro et Piccolomini. Il prouve à son tour que la JÉRUSALEM *est une véritable épopée par la grandeur du sujet et l'emploi du merveilleux, et il discute avec le même soin tous les points en litige. Il n'est pas moins scrupuleux sur les questions historiques; il se justifie en citant Guillaume de Tyr et les chroniqueurs; enfin il lutte pied à pied, défendant son œuvre, cédant aussi quelquefois avec une complaisance qui nous surprend. Son attention porte jusque sur les moindres détails, un mot douteux, une rime contestée; enfin il reconnaît lui-même que son style est quelquefois défectueux, qu'il n'a pas cette forte suite que donne l'enchaînement des idées, et aussi l'esprit de système; il va ainsi au-devant du reproche que devait lui faire avec tout l'emportement de sa passion pour Aristote l'illustre Galilée, quand il voulait ne voir dans son style qu'une œuvre de marqueterie. Le Tasse, il est vrai, se console*

*en disant que Virgile, lui aussi, était accusé du même défaut, et que l'on comparait le style de l'*Énéide *à du sable sans ciment. Voici une lettre qui pourra nous donner une idée de ces discussions :*

Pour conserver à Godefroy une grande part dans l'action, j'avais réglé les batailles comme Votre Seigneurie les a lues; il me paraissait nécessaire de lui donner un grand rôle, puisqu'une part considérable lui est attribuée non seulement par la vérité, mais par la renommée. Mais, puisqu'il en a été jugé autrement et qu'en certains cas on lui a pris ou on lui prendra un peu pour donner à d'autres, je crois nécessaire de changer la proposition, c'est-à-dire de mettre en avant non plus le capitaine, puis les chevaliers, mais d'abord les chevaliers, comme le verra Votre Seigneurie. Je dirai donc :

> L'armi pietose e i cavalieri io canto
> Che della croce si segnar di Cristo ;
> Quant' operar sotto Goffredo, e quanto
> Seco soffrir nel glorioso acquisto.

Mettre en avant plusieurs choses, avec un personnage éminent, est permis à celui

qui doit chanter plusieurs héros. J'ai pour moi l'exemple d'Apollonius, si je m'en souviens bien, car j'ai perdu mon exemplaire en revenant de Venise. Barga proposait de ne citer ni Godefroy ni aucun chef en particulier, et de mettre simplement « les héros ». Le nom de Godefroy est cité non seulement par égard pour lui, le plus célèbre de tous ces chefs, mais encore pour établir une différence spécifique (s'il est vrai que la proposition doive remplir les conditions de la définition), attendu que ces paroles « sous Godefroy » distinguent son expédition des précédentes, qui ne furent pas exécutées sous ses ordres.

C'est sur ce ton quelquefois railleur, toujours un peu pédantesque, avec grand appareil de logique et de citations, que la discussion se poursuit. Chose surprenante pour nous, mais qui est bien dans le caractère de cette époque, des sentiments du cœur humain, des passions ou de la nature, et de tout ce qui nous occupe aujourd'hui, il est très peu question; c'est toujours sur l'usage, les règles et l'autorité des anciens qu'on s'appuie des deux côtés. C'est ainsi

qu'au XVIIe siècle, en France même, Corneille était attaqué au nom d'Aristote, et invoquait à son tour Aristote pour se défendre.

Mais ce n'est là qu'un côté de cette querelle, le moins grave et celui qui devait le moins inquiéter le Tasse. Les appréhensions que lui causaient le saint office et les censures ecclésiastiques étaient autrement sérieuses. Dès 1575, *le Tasse avait songé à obtenir l'approbation de Rome. Il avait deux motifs pour la désirer : d'abord il voulait composer une œuvre vraiment orthodoxe, puis, déjà tourmenté par une secrète inquiétude, il calculait qu'il lui faudrait un jour quitter la cour de Ferrare. et tirer d'autres profits de son poème : « Avec les présents que j'ai eus d'Urbino et ce que me rapportera mon livre, j'espère réunir quatre cents écus. Cela ne me manquera pas; si le seigneur duc ou toute autre personne de la maison d'Este me donne quelque chose,* lucro apponam, *et pour le marquis d'Este au moins, il est sûr qu'il me donnera. Mais qu'est-ce que quatre cents écus à qui veut jouir des inté-*

rêts sans dépenser le capital? » *Il veut donc avoir à Rome un privilège, et être assuré que son livre y sera bien reçu. C'est dans cette double pensée de piété et de spéculation qu'il remet son poème entre les mains de quatre censeurs, dont les noms nous sont restés : Scipion Gonzague, ami du Tasse; Pier Angelio, surnommé le Barga; Sperone Speroni, l'auteur de* La Canace, *et un ecclésiastique, Silvio Antoniano, poète à ses heures, mais avant tout dévoué à la religion, d'une douceur inflexible, poli dans la forme, mais intraitable sur le fond, vous condamnant à regret, mais sans hésiter, un homme enfin comme il en faut pour frapper au nom de l'Église et faire des martyrs par charité.*

Le Tasse ne tarda pas à s'apercevoir dans quel piège il s'était allé jeter. Dès les premiers jours, faisant allusion aux jésuites qui viennent de fonder un collège de missionnaires pour convertir l'Allemagne, il se plaint de trouver dans l'opinion de ses juges quelque chose de trop germanique. *Rien, en effet, de plus étroit et de plus puéril que les objections de détail : il a écrit, par*

exemple, « creduli devoti » : *les dévots ne peuvent être accusés de crédulité; un peu plus loin, il dit « Mars et la Fortune » : c'est ressusciter les divinités du paganisme. Quand Eustache rencontre Armide, ébloui de sa beauté, il lui demande si elle est une simple mortelle ou une déesse : c'est de l'idolâtrie; plus loin le Tasse veut opposer aux artifices des musulmans et des démons des armes pareilles : il faut que son magicien devienne un sage, qui ne peut sauver Renaud qu'à la condition de se faire baptiser. Ce ne sont là que des querelles de mots; en voici de plus sérieuses et qui portent sur le fond même de l'œuvre. L'épisode d'Olinde et de Sophronie doit être supprimé : il ne convient pas de prodiguer ainsi le merveilleux et d'attribuer tant de vertus à une païenne. Les charmes d'Armide sont trop grands; pourquoi donner tant d'empire sur les cœurs à cette belle enchanteresse, la peindre si délicieuse dans son amour, la faire si touchante dans ses douleurs, au moment où Renaud l'abandonne? Les Sirènes de la fontaine du Rire ont aussi trop de grâce et d'attrait. Est-ce là un poème comme*

le demande Antoniano, un poème qui puisse être lu surtout des moines et des religieuses? Et à mesure que la discussion continue, les censeurs sont plus difficiles à contenter. Pourquoi avoir prêté tant de vertus aux Sarrasins? Argan est brave, Soliman généreux; Clorinde, même avant le baptême, a mérité d'être chrétienne; Herminie est admirable de délicatesse et de réserve dans son amour. En revanche, que de passions agitent les chrétiens! Sans parler de Renaud, si longtemps réduit à l'inaction par son amour; de Tancrède, que poursuit partout le souvenir de Clorinde, l'ambition, la colère, la cruauté, ne règnent-elles pas dans le camp des croisés? Le zèle d'Antoniano ne fait pas même grâce à l'amour purifié et consacré par le mariage; il blâme l'épisode de Gylippe et d'Odoard, de ces deux époux qui, pour n'être jamais séparés, courent ensemble à la guerre et à la mort. Pour ce juge rigide, tout est suspect, jusqu'aux miracles faits pour les chrétiens; l'emploi du merveilleux est inutile et peut devenir dangereux.

Vivement attaqué, le Tasse se défend par

mille moyens; il effacera le creduli devoti, *il supprimera Mars et la Fortune, quoique ces métaphores n'aient rien de coupable; à propos d'Eustache, il essaye de plaisanter: les amants n'emploient-ils pas sans cesse les mots d'ange et de maîtresse, sans qu'on ait jamais songé à les déférer à l'Inquisition? S'il a fait Armide charmante, c'est qu'il faut expliquer comment, à son aspect, les croisés sont transportés d'enthousiasme; de même pour les Sirènes : qui donc s'abandonnerait aux plaisirs si le vice et les plaisirs n'étaient pas aimables? Les vertus des Sarrasins sont également nécessaires, et l'histoire d'ailleurs nous dit que parmi les infidèles il y avait aussi des héros. Cette même histoire nous atteste encore que les princes chrétiens, dans ces expéditions lointaines, ne furent pas toujours des modèles de désintéressement, de clémence et de chasteté. Un prédicateur est allé jusqu'à dire, en souvenir de ces excès, que la croisade avait profité au diable plus qu'à Dieu. D'ailleurs, un poète n'a pas pour mission spéciale d'édifier le public; avant tout, il doit plaire et toucher : comment y réus-*

sira-t-il s'il s'interdit la peinture des passions ? comment même pourra-t-il prétendre à la connaissance de la nature humaine ? Toutes ces raisons sont données l'une après l'autre avec beaucoup de réserve et de ménagements. On sent qu'avant tout le Tasse veut fléchir ses juges et obtenir leur approbation. Enfin, il écrivit à Antoniano une lettre dont nous ne voulons citer que le début :

Dans les avertissements de Votre Seigneurie, j'ai clairement reconnu son jugement, sa doctrine, sa religion et sa piété. J'y ai vu en même temps votre grande bienveillance pour moi, beaucoup de zèle pour ma réputation, et un grand soin de ce qui me touche. Puisque vous avez si complètement rempli tous les devoirs de chrétien, de censeur et d'ami, je m'efforcerai de vous faire apercevoir que vous ne vous adressiez pas à une personne incapable de recevoir vos bienfaits, ou ingrate à les reconnaître. Je vous remercie donc d'abord de la fatigue que vous avez prise pour me satisfaire et pour améliorer mon poème ; aussi je me mets tout à fait à votre

disposition, attendant de vous, comme un bienfait, une occasion où je puisse vous servir. Je désire de plus que vous sachiez que, de vos observations, j'ai accepté les unes et j'aurai aux autres les plus grands égards; je me suis soumis à celles qui ont pour objet le changement de quelques mots ou de quelques vers qui pourraient être mal interprétés, ou, de quelque autre façon, blesser les oreilles des personnes pieuses. En ce qui touche au fond, je retrancherai de mon poème non seulement quelques stances jugées indécentes, mais encore une partie des enchantements et des miracles : ainsi je ne laisserai ni le changement des chevaliers en poissons, ni le miracle du tombeau, qui est vraiment trop extraordinaire; je supprimerai la métamorphose de l'aigle, la vision de Renaud qui est dans le même chant, et encore quelques détails que Votre Seigneurie désapprouve comme inquisiteur, ou bien condamne comme poète. Au nombre de ces suppressions je place l'épisode de Sophronie, ou au moins la fin, qui vous déplaît le plus. Quant aux enchantements

des jardins d'Armide, à ceux de la forêt ; quant aux amours d'Armide, d'Herminie, de Renaud, de Tancrède et des autres, je ne saurais comment les retrancher sans détruire évidemment tout le poème. Et ici je prie Votre Seigneurie de vouloir bien considérer tout ce qu'elle sait déjà sur la nature de la poésie et de la langue, et en outre de voir d'un œil indulgent l'état de ma fortune, les usages du pays dans lequel je vis, enfin quels sont mes penchants naturels. Qu'Elle sache encore que, dans ce que je dis des enchantements et des miracles, presque tout m'est fourni par l'histoire.

Il continue ainsi pendant plusieurs pages, citant tour à tour Aristote, Virgile, Apollonius, Guillaume de Tyr, n'oubliant rien de ce qui peut convaincre ou toucher son juge. Vain espoir ! il s'aperçoit bientôt qu'il a essayé une entreprise impossible; il se rejette alors sur d'autres moyens. Il essaye de trouver à Ferrare ou à Venise des inquisiteurs moins sévères, qui pourront lui donner cette approbation à laquelle il tient si fort; mais cette précaution ne suffira pas.

Je suis affligé, dit-il, par l'exemple de Sigonius, qui se fit imprimer avec une licence de l'Inquisition, puis le livre fut défendu ; je suis encore épouvanté par un autre exemple, celui de Muzio, que m'ont raconté les Borghèse. Je suis épouvanté par la sévérité de... (Antoniano, sans doute), et j'imagine qu'il y a à Rome bien des juges comme lui ; je crains quelque mauvais office de la part de... (Speroni), qui se montre évidemment méchant et ingrat.

Sa faute lui apparaît clairement, et il s'en confesse :

Je reconnais que je me suis trompé en faisant voir mon poème à Rome ; mais, puisque le mal est fait et ne peut plus se prévenir, je supplie au moins Votre Seigneurie d'éviter toute occasion d'en parler ou de le montrer.

Il offre alors de faire des corrections, de supprimer les stances incriminées ; mais il ajoute, avec ce sentiment du poète qui tient à ses œuvres :

Pour que ces vers ne soient pas tout à fait perdus, je ferai imprimer ces chants en double : à dix ou quinze de mes amis

et de mes protecteurs les plus intimes je donnerai les chants entiers; aux autres je les laisserai mutilés, comme le veut la nécessité.

*Le Tasse vit ainsi quatre années, partagé entre l'amour de son œuvre et la crainte de Rome; il essaye les plus étranges accommodements : tantôt il songe à faire de son poème une immense allégorie, sauf à déclarer que cette pensée lui est venue seulement pour satisfaire les dévots; tantôt, au contraire, il défend son poème et prétend maintenir l'épisode de Sophronie et les amours de Tancrède; mais, révolté ou soumis, il est toujours en proie aux plus vives inquiétudes, forcé de reconnaître la rigueur de la cour de Rome et ce qu'il appelle l'*étroitesse *des temps présents,* strettezza dei tempi! *Le malheur du Tasse, en effet, c'était surtout de s'être trompé d'époque.*

Rome n'était plus la ville à moitié païenne de Jules II et de Léon X, ravie d'admiration pour l'antiquité, indifférente à tout ce qui n'intéressait pas les lettres et les arts et autorisant toutes les hardiesses. Aux libres et joyeuses allures de la Renais-

sance avait succédé une orthodoxie étroite et rigoureuse. L'Église, menacée par les succès de la Réforme, avait compris la nécessité de se fortifier et de s'épurer. Le concile de Trente avait rétabli la sévère discipline des anciens jours, tandis que saint Ignace organisait une nombreuse milice de religieux éprouvés pour combattre l'impiété. Se chargeant à la fois de la prédication et de l'enseignement, les jésuites ne songeaient pas seulement à convertir les protestants, ils surveillaient d'un œil jaloux toutes les manifestations de l'esprit moderne, plus terribles aux ennemis du dedans qu'à ceux du dehors. Le Tasse ne pouvait que les inquiéter, et la JÉRUSALEM *devait leur déplaire, comme dépassant le cadre étroit dans lequel ils croyaient utile de renfermer l'esprit humain. Le poète ne pouvait donc rien obtenir.*

Aussi, peu à peu, sous la double étreinte de la pauvreté et de ses déceptions, sentait-il fléchir sa raison et se développer une sombre mélancolie. Un jour, après une scène violente, il quitte Ferrare et traverse l'Italie en mendiant, pour aller se réfugier

auprès de sa sœur; puis, fatigué de cette tranquillité même, avide de cette servitude qui lui avait tant pesé, il revient à Ferrare; mal accueilli, il s'emporte en menaces violentes et fait tant que le duc Alphonse l'enferme dans l'hôpital de Sainte-Anne. C'est là que Montaigne le visitait un peu plus tard, éprouvant « plus de dépit que de compassion à le voir dans un si piteux état, se méconnaissant lui-même et ses propres ouvrages ».

Nous ne suivrons pas plus loin l'étude de cette correspondance; aussi bien la captivité du Tasse, ses malheurs, sa conversion et sa mort sont des événements assez connus, et nous pouvons, par les lettres que nous avons étudiées, apprécier la cause de toutes ces infortunes. Nous savons maintenant comment sa vie a été empoisonnée, son génie détruit. Écartons d'abord l'amour de Léonore, et n'accordons pas même trop d'importance au cachot de l'hôpital Sainte-Anne. Comme tous les voyageurs, j'ai visité à Ferrare ce cachot, où les écrivains les plus illustres ont gravé leur nom, où Byron a voulu être enfermé pendant deux

heures; des fenêtres du cachot, ajoute-t-on, le Tasse pouvait apercevoir le palais de Ferrare, et c'était pour lui une dernière consolation. Ceci est de la légende; revenons à l'histoire. Au bout de quelques jours, le Tasse était non pas dans un cachot, mais dans un vaste appartement, ne manquant de rien, pouvant même recevoir ses amis... Mais que font ces détails? Que peuvent-ils ajouter ou enlever à une si grande infortune! Pendant cette captivité de sept années à l'hôpital Sainte-Anne, se développera de plus en plus chez le Tasse la double maladie dont il est atteint : la crainte de Rome et un incurable besoin de mendicité. Quand les portes de sa prison s'ouvriront devant lui, il en sortira sans dignité et sans génie. Désormais il ira de ville en ville, tantôt aux portes d'un palais, tantôt dans un hôpital, poursuivant la cour de Rome de ses complaisances, les princes de ses importunités. Il se méconnaîtra lui-même, selon l'expression de Montaigne, au point de condamner ses ouvrages et de les refaire. Il attaquera la Renaissance, il rimera LES LARMES DE JÉSUS, *il composera*

la JÉRUSALEM CONQUISE, *poème pédantesque conçu dans un esprit de dévotion étroite et puérile. En même temps, il demandera l'aumône avec l'arrogance d'un poète, arrogance qui s'accommode de toutes les bassesses. Il offrira ses éloges à tous les princes, marchandant le prix de ses vers et mettant l'immortalité au rabais. C'est ainsi qu'il marchera de déception en déception jusqu'au jour de sa mort, n'ayant souci ni de sa personne ni de son génie, redoublant d'hypocondrie au milieu de ses malheurs, et attribuant à des complots imaginaires le résultat de ses propres fautes.*

Cette pauvreté, cette misanthropie, évoquent dans notre esprit un rapprochement inévitable. Le XVIIIe siècle, lui aussi, a vu un grand écrivain, un homme de génie, accablé par l'indigence, se croyant victime d'affreux complots et voyant des ennemis dans tous ceux qui l'approchaient. Mais, si Rousseau a été atteint de la même mélancolie que le Tasse, il a su mieux que lui préserver sa dignité. Cet homme qui dans sa jeunesse avait été vagabond, laquais, presque mendiant, dès qu'il eut écrit son

DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS, *dès qu'il eut conscience de son génie, poussa jusqu'au scrupule le soin de son indépendance. Vieux, malade, obsédé des misérables préoccupations que lui imposait le triste voisinage de Thérèse Levasseur et de sa mère, il voulut et sut rester libre; ce qu'il y eut toujours de plus difficile pour ses amis, c'était de devenir ses bienfaiteurs; au lieu de mendier, il copiait de la musique. C'est qu'on n'écrit pas impunément l'*ÉMILE *et* LE CONTRAT SOCIAL; *Rousseau avait su, ce que ne font pas toujours les écrivains, ne point dépenser toute sa fierté dans ses ouvrages, il en avait gardé un peu pour lui-même. Le Tasse, au contraire, créa des héros sublimes et se résigna à être un mendiant; le caractère lui a manqué.*

Pourtant, quel sentiment doit nous laisser le spectacle de ses misères? Le mépris? Non, il n'est pas bon de jeter si facilement l'injure à un grand génie, et l'humanité a besoin d'être relevée bien plus que d'être humiliée; ce n'est pas par excès de fierté que nous sommes menacés de nous perdre. Le Tasse et ses fautes nous in-

spirent une profonde compassion : il fut faible, il fut malheureux ; ayons pour lui un peu d'indulgence. Quant à ceux qui auraient envie de se montrer sévères, qu'ils ouvrent la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE; *qu'ils relisent les beaux vers où Armide pleure son abandon, qu'ils vivent un moment avec Herminie, Clorinde et Tancrède : je les plains s'il leur reste dans l'esprit une autre pensée que celle de l'admiration. Seulement, il est trop facile de comprendre ce qui manque à un pareil écrivain pour chanter l'amour naïf et décrire la vie simple de véritables bergers. L'*AMINTE *a toutes les qualités et tous les défauts des pastorales : c'est l'œuvre d'un poète délicat et subtil, c'est le produit d'une civilisation savante et raffinée, faite pour plaire à une cour polie, spirituelle, qui veut, dans la peinture de la vie champêtre, ne chercher que l'image de ses goûts et de ses plaisirs.*

A MADAME

LA MARQUISE DE NOIRMOUTIER

La mesme difference qu'on remarqueroit entre deux diamans esgaux en grandeur et beauté, dont l'un lourdement enfoncé dedans du plomb sembleroit pasle et terny comme du verre, l'autre delicatement mis en œuvre dedans l'or emaillé, et relevé par le teint de la fueille, brilleroit de mille feux estincelans, ceste mesme difference paroistra bien tost entre la composition et la traduction de ce livre. L'autheur de ce petit œuvre, ayant semé parmy ses poësies une infinité de

belles fleurs, faisant un bouquet à part de l'eslitte des plus rares, les a recueillies en ce petit volume, qui est comme la coronne de ses premiers escrits et des labeurs de sa jeunesse. A la richesse de l'invention les belles façons de parler se treuvent si heureusement jointes, et les mots si bien taillez à la mesure des conceptions qu'ils representent, que l'un semble tenir la place du corps et l'autre de l'ame. Ces belles figures, dont le champ de sa fable est si diversement emaillé, retiennent les esprits avec pareille douceur que les yeux seroient retenuz en la contemplation d'un beau païsage. Voila ce beau diamant à la valeur duquel respond l'excellence de l'or, de l'email et de l'œuvre. Celuy que je vous presente, Madame, est bien un diamant de la mesme roche que l'autre; il est bien enchassé dedans de l'or (car l'excuse de

la pauvreté de nostre langue seroit fauce et honteuse), mais entre mes mains cet or est devenu plomb, comme entre les mains d'un alchimiste, ou, pour mieux dire, l'artifice que j'y ay apporté est tant inegal à la richesse des estoffes qu'elles se doivent plustost dire estouffées et ensevelies que dignement mises en œuvre. La faute en est à l'ouvrier, et sur luy seul doit estre rejettée l'imperfection de l'ouvrage, la matiere duquel estoit trop pretieuse pour estre mise au hazard du coup d'essay d'un escrivain qui avoit si peu d'experience. Pour le moins auray-je cet avantage que je demeureray caché souz le silence de mon nom, comme Apelle derriere son tableau, et, me rendant par ce moyen comme invisible, je me verray souvent reprendre sans rougir, et feray mon proffit des justes corrections de ceux qui, n'ayans cognoissance de moy, ne

seront poussez de haine ny d'envie. Mais, si vostre faveur se joint à cet avantage, plustost que de craindre des calomnies et des reprehensions, il me sera permis d'esperer des loüanges. Car, tout ainsi que les fauces pierreries portées par les grands sont estimées du vulgaire fines et orientales, de mesme, s'il vous plaist recevoir cet ouvrage, tel qu'il est, en vostre protection et en faire quelque estime, chacun, à vostre exemple, en jugera favorablement et dira qu'il doit estre beau, puis qu'il est jugé tel par la beauté mesme.

AMINTE

PERSONNAGES

AMOUR habillé en berger.
DAFNÉ.
SILVIE.
AMINTE.
TIRSIS.
ELPIN.
LE SATIRE.
NERINE.
ERGASTE ou le Messager.
ASSEMBLÉE DE BERGERS.

AMINTE

PROLOGUE

AMOUR, *vestu en berger.*

Qui croiroit que souz une forme humaine et souz ces habillemens de berger un dieu fust caché : non pas un petit dieu sauvage ou du vulgaire des dieux, mais le plus puissant entre les grans dieux celestes, qui fait souvent tomber des mains la sanglante espée au dieu des batailles, le grand trident à

Neptune esbranleur de la terre, et les foudres eternels au grand Jupiter mesme? Certes à peine Venus ma mere me recognoistra pour son fils Amour en cet equipage et deguisé comme je suis. Il m'est force de m'en fuïr d'avec elle et de m'en cacher : car elle veut disposer de moy et de mes fleches à son plaisir, et, comme femme qu'elle est, et comme ambitieuse et pleine de vanité, me veut confiner és cours royalles parmy les coronnes et les sceptres, et veut que j'employe là tout mon temps et mon sçavoir, ne permettant qu'à mes cadets d'aller à l'esbat parmy les forests, et d'exercer leurs armes contre les cœurs grossiers des simples paysans. Moy qui ne suis pas enfant, encore que j'en aye le visage et la façon, je veux disposer de moy à mon plaisir : car le flambeau tout puissant et l'arc doré me furent donnez en partage, et non pas à elle. Voila pourquoy je me sauve parmy les bois et dedans les chaumines des pauvres gens pour me cacher et fuïr, non pas ses commandemens, car elle n'en a point sur moy, mais ses prieres, qui n'ont que trop de force, venans de la part

d'une mere importune. Elle me va cherchant, et promet à qui m'enseignera ou de doux baisers, ou chose encore plus douce, comme si je n'estois pas suffisant de recompenser ceux qui me celeront ou en doux baisers, ou en chose encore plus douce. Pour le moins suis-je certain que mes baisers seront tousjours plus aggreables aux jeunes filles que les siens, si moy qui suis Amour entens quelque chose en amour. Delà vient que souvent elle me cherche en vain, et que peu de gens me veulent deceler. Mais, pour estre encore mieux caché, à fin qu'elle ne me descouvre par les enseignes qu'elle en pourroit donner, j'ay quitté mon arc, ma trousse et mes aelles; et si pourtant je ne vien pas icy sans armes : car ce qui semble une baguette, c'est mon flambeau que j'ay ainsi transformé, qui jette de toutes parts des flammes invisibles; et ce dard, encore qu'il n'ait la pointe d'or, ne laisse pas d'avoir la trempe divine et laisse une impression d'amour en tout ce qu'il entame. Je veux aujourd'huy faire avec ces armes une profonde et incurable playe en la dure poitrine

de la plus cruelle nimphe qui ait jamais esté de la trouppe de Diane; et ne sera moindre la playe de Silvie (c'est le nom de ceste sauvage) que celle que je fis long temps a dedans le tendre sein d'Aminte, lorsque tous deux, encore petis, estoient compagnons de chasse et de tous autres esbattemens. Et, pour faire penetrer mon trait plus avant, j'attendray que la pitié r'amollisse la glace dont la rigueur de l'honnesteté et le desdain ordinaire des filles luy ont remparé le cœur : lors, comme je le verray plus amolly, je feray mon coup. Et, pour le faire encore mieux à propos et plus à mon aise, je me vay mesler parmy ces bergers coronnez de bouquets, qui se sont icy assemblez pour passer le temps, comme ils ont de coustume aux jours de feste, faisant semblant d'estre un de leur trouppe; et justement en ceste place le coup se fera sans qu'homme vivant s'en puisse appercevoir. Aujourd'huy l'on oyra ces forests discourir d'amour d'une façon nouvelle, et feray bien sçavoir que ma deité y sera presente en personne. J'inspireray de nobles conceptions dans

les cœurs plus grossiers, et r'addouciray le son de leur langage : car, quelque part que je sois, je suis tousjours Amour, non moins dedans le cœur des petis bergers que des grands heros, egalant comme il me plaist l'inegalité des sugets. Aussi est-ce ma souveraine gloire et le plus grand de mes miracles de sçavoir eslever les pipeaux des pasteurs à l'égal des luths harmonieux. Que si ma mere, qui se courrouce de me veoir courir parmy les bois, ne le sçait recongnoistre, c'est elle qui est aveugle, et non pas moy, que l'aveugle vulgaire, à grand tort, appelle aveugle.

Le dédain.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

DAFNÉ, SILVIE.

DAFNÉ.

VEUX-TU doncques, Silvie, tousjours esloignée des doux esbattemens de Venus, passer ainsi miserablement ta belle jeunesse? veux-tu point estre appellée du doux nom de mere? Et ne verras-tu jamais tes petis

enfans folastrer mignardement alentour de toy? Change d'advis, je te prie, change d'advis, folette que tu es.

SILVIE.

Suyve les plaisirs d'amour qui voudra, si toutesfois il y a quelque plaisir en amour; quant à moy, ma condition me plaist, et tout mon desduit est d'avoir soin de mon arc et de mes fleches, de suivre les bestes fuyardes et de terrasser les plus farouches; et, si les fleches ne manquent en ma trousse et les bestes és forests, je n'ay pas peur de manquer de passetemps.

DAFNÉ.

O maigres passetemps et miserable vie! car, s'il est ainsi que elle te plaise, c'est seulement par ce que tu n'en as point essayé d'autre. Ainsi les premiers hommes qui vesquirent au monde, simples et comme encores en enfance, prenoient le gland et l'eau pour delicate viande et pour douce boisson. Et maintenant l'eau et le gland sont viande et breuvage des bestes, depuis que le bled et le vin sont venuz en usage. Aussi peut estre que, si tu venois jamais à gouster de la milliesme partie des

douceurs que sent un cœur qui ayme et qui est aymé, tu dirois avec souspirs et repentance : « Tout le temps qui ne s'employe à l'amour n'est que temps perdu. O mes beaux ans passez! combien de veuves nuicts et combien de jours solitaires se sont escoulez en vain qui se pouvoient dignement employer à cet exercice, qui est plus aggreable plus il est reiteré! » Change d'advis, je te prie, change d'advis, folette que tu es : car la trop tardive repentance est inutile.

SILVIE.

Quand je diray avec souspirs et repentance les paroles que tu supposes et enrichiz à plaisir, croy que les rivieres monteront contre leurs sources, que le loup fuyra devant les brebis et les levriers devant les lievres timides, les ours rechercheront la marine, et les daufins les sommets des montagnes.

DAFNÉ.

Je recognoy bien la bizarrerie de ceste premiere jeunesse : j'ay esté ce que tu es, il m'est advis que je me voy avec ceste taille grande et droicte, les cheveux blonds

et la bouche vermeille, et avec un ferme enbompoint, le taint delicat et les petites rosettes aux jouës. Je n'avois pour lors si grand plaisir (il m'en souvient maintenant, plaisir de sotte que j'estois) que de tendre des filets, graisser des gluaux et d'aiguiser tout le jour mon dard contre une pierre, de suivre les bestes à la trace et de chercher leur giste. Que si d'avanture quelque pauvre amoureux languissant jettoit l'œil sur moy et que je l'apperceusse, j'estois si sauvage que je baissois incontinent la veüe, et, rougissant de honte et de colere, ma grace m'estoit des-aggreable, et me desplaisoit en moy ce qui en plaisoit le plus aux autres, comme si ce m'eust esté chose honteuse et mal seante d'estre aymée, regardée et desirée d'autruy. Mais dequoy est-ce que le temps ne vient à bout? Et dequoy ne vient à bout un amoureux importun et fidele, en servant, meritant et suppliant sans cesse? Je fuz vaincüe, je te le confesse, et les armes du vainqueur furent humilité, patience, plaintes, souspirs, et demander grace. Et lors la courte obscurité d'une nuict me montra ce que la lon-

gue suitte et la clarté de mille jours ne m'avoient peu descouvrir. Alors, me reprenant moy-mesme et maudissant ma bestise, je dis en souspirant : « Tien, Diane, voila ton arc, voila ta trompe, je te les quitte, et renonce desormais à tes armes et à ta façon de vivre. » De mesme aussi j'espere qu'un jour je verrai ton Aminte amollir ceste sauvage rigueur et detremper ton cœur plus dur que pierre. Voudrois-tu point dire qu'il n'est pas beau? ou qu'il ne t'ayme point? ou qu'il n'est aymé de personne? ou que le bien que d'autres luy veulent et la haine que tu luy portes l'ayent jamais changé d'un seul poinct? Voudrois-tu dire qu'il ne fust pas d'aussi bonne maison que toy? Si tu es fille de Cidippé, de laquelle estoit pere le dieu de ce fleuve renommé, luy de son costé n'est-il pas fils de Silvain, duquel Pan, le grand dieu des bergers, estoit pere? Et, si tu te regardes jamais au miroir d'une fontaine, tu ne treuveras point que la blonde Amarillis soit moins belle que toy. Et toutesfois il fuit ses douces mignardises pour suivre tes mines dedaigneuses. Or, pose le cas (et Dieu vueille

neantmoins qu'il n'en soit rien) que, se voyant ainsi mal-mené de toy, il s'efforce d'aymer celle de laquelle il est tant aymé, quelle sera ton esperance? Avec quels yeux le pourras-tu regarder, le voyant en la possession d'autruy, et, rendu bien heureux entre les bras d'une autre, se rire et se moquer de toy?

SILVIE.

Qu'Aminte face de soy et de ses amours comme il luy plaira, c'est le moindre de mes soucis, et, pourveu qu'il ne soit mien, qu'il soit à qui bon luy semblera; mais il ne peut estre à moy puis que je ne veux point de luy, et, quand il seroit mien, encore pour cela ne serois-je pas sienne.

DAFNÉ.

Mais d'où vient le mal que tu luy veux?

SILVIE.

De l'amour qu'il me porte.

DAFNÉ.

Voila d'un aggreable pere un mal aggreable enfant! Mais qui vid jamais naistre les tigres des brebis, ou les corbeaux des cygnes? Ou tu me trompes, ou tu te trompes toy-mesme.

SILVIE.

Je hay son amour par ce qu'il est ennemy de mon honneur, et l'ay tousjours aymé tant qu'il n'a rien voulu de moy que ce que je voulois.

DAFNÉ.

Tu ne voulois que ce qui t'estoit contraire, et luy te desiroit autant de bien qu'à soy-mesme.

SILVIE.

Dafné, ou tais-toy, ou parle d'autre chose, si tu veux que je te responde.

DAFNÉ.

Mais voyez, je vous prie, voyez la petite glorieuse! Mais dy-moy pour le moins, si quelque autre que luy estoit amoureux de toy, le traitterois-tu de mesme?

SILVIE.

Je traitterois de mesme tout autre qui entreprendroit sur ma pudicité, que tu nommes amant et moy ennemy.

DAFNÉ.

Estimes-tu donc le belier ennemy de la brebis et le toreau de la genisse? estimes-tu la tourterelle ennemie de sa compagne?

Appelles-tu donc le printemps saison de discorde et d'inimitié, qui maintenant, riant et serein, invite le monde, les animaux, les hommes et femmes, à l'amour? Ne t'apperçois-tu point que toutes choses, en ceste saison, sont remplies d'un amour tout confit en plaisirs et delices? Vois-tu pas là ce ramier, avec quel doux murmure il muguette et baise sa femelle? Escoute ce rossignol qui va chantant ses amours de branche en branche; et, si tu ne le sçais, la couleuvre laisse maintenant son venin, et, pleine de cet aggreable desir, court aprés son amy. Les tigres mesmes et le lion superbe se laissent aller à l'amour. Et toy seule, plus cruelle que toutes les bestes cruelles, tu luy refuses logis dedans ton cœur? Mais que dy-je, lions, tigres et serpens? car ils ont du sentiment; il n'est pas jusques aux arbres qui ne soient amoureux. Vois-tu pas avec combien d'affection et d'embrassemens redoublez la vigne s'entortille avec son mary? Le fresne souspire pour le fresne, et le sapin ayme l'autre; le saule est amoureux du saule, et le fouteau l'est de son semblable. Ce vieil chesne qui

te semble si rude et si sauvage sent aussi sa part des flammes amoureuses, et, si tu avois quelque ressentiment d'amour, tu entendrois bien ses muets souspirs. Et toy, veux-tu estre plus stupide et plus insensible que les plantes, pour n'estre point amoureuse? Change d'advis, je te prie, change d'advis, follette que tu es.

SILVIE.

Or sus, quand j'oirray les souspirs des arbres, je suis contente à lors de devenir amoureuse.

DAFNÉ.

Tu tournes en risée mes fideles advertissemens, et te mocques de mes advis, aussi sourde que sotte en amour; mais bien, croy hardiment que le temps viendra que tu te mordras les doits de ne les avoir suivis, je ne te dy pas seulement lors que tu fuïras les fontaines où tu prens maintenant tant de plaisir à te mirer si souvent, lors que tu les fuïras de peur de t'y veoir laide et ridée : cela ne te peut manquer; mais je ne te menace pas seulement de cela, car c'est un mal commun, encore qu'il soit grand. Quoy! ne te souvient-il pas de ce

que le sage Elpin contoit l'autre jour à la belle Lycoris, Lycoris qui a eu autant de puissance dessus Elpin avec ses beaux yeux que luy en devroit avoir sus elle avec la voix, si le devoir et l'equité avoient quelque lieu en amour ? Il nous contoit en presence de Battus et de Tirsis, grans maistres en l'art d'aymer, c'estoit en la grotte de l'Aurore, à l'entrée de laquelle il est escrit : *Fuyez bien loing, fuyez, profanes*, et disoit qu'il le tenoit de ce grand qui chanta les armes et les amours, et qui en mourant le fist heritier de sa fleute. Il nous contoit que là-bas, en enfer, il y a une obscure caverne par laquelle s'evapore la puante fumée des forneaux d'Acheron, et que là sont eternellement punies et tourmentées par ceste obscure fumée toutes les dames qui ont esté cruelles et ingrattes à leurs amans. Asseure-toy donc d'avoir là un logis preparé à ta cruauté ; et certes c'est bien raison que la fumée tire pour jamais les larmes de ces yeux, desquels la pitié n'en peut oncques faire couler une seule. Poursuy, poursuy tes façons ordinaires, obstinée que tu es.

SILVIE.

Mais que fit Lycoris pour tout cela, et qu'y respondit-elle?

DAFNÉ.

Tu n'as pas soin de ton propre faict, et veux sçavoir les affaires d'autruy. Elle luy respondit avec les yeux.

SILVIE.

Et comment luy peust-elle respondre avec les yeux?

DAFNÉ.

Ses yeux tournez devers Elpin, sousrians doucement, luy respondirent : « Le cœur et nous sommes du tout tiens, et te contente de cela, car nostre maistresse ne te peut donner davantage. » Voila ce qu'ils respondirent; et certes cela seul suffisoit pour contenter ce chaste et discret amoureux, s'il eust donné creance aux yeux de sa dame, et s'il les eust estimez aussi veritables que beaux.

SILVIE.

Et pourquoy ne les croioit-il pas?

DAFNÉ.

Ne sçais-tu donc pas ce que Tirsis en escrivit une fois, lors qu'il estoit si for-

cené d'amour qu'il en couroit les champs, faisant rire et pleurer de pitié tout ensemble tous les bergers et les nimphes qui le voyoient? Car, encores qu'il fist des choses dignes de risée, si en escrivoit-il qui n'estoient nullement dignes de risée. Il l'escrivit dedans l'escorce de mille arbrisseaux, et les arbrisseaux et ses vers creurent ensemble. Il y avoit ainsi en l'un :

Trompeurs miroirs du cœur, lumieres infideles,
Je ne descouvre en vous que fraude et trahison ;
Mais quoy! puis-je eviter vos embusches mortelles,
Si l'Amour m'en empesche et m'oste la raison?

SILVIE.

Je pers icy le temps à causer, et ne me souvient pas qu'il y a aujourd'huy partie faicte pour aller à la chasse au bois des yeuses. S'il te plaît de m'attendre, je me vay baigner à la fontaine que tu sçais : car je suis encore toute couverte de sueur et de poudre, pour avoir hier longuement suivy un chevreuil que je tuay finalement.

DAFNÉ.

Je t'attendray, et peut-estre encore me baigneray-je moy-mesme, mais il faut que je face un tour jusques chez nous premie-

rement; aussi bien n'est-il pas si tard qu'il semble. Atten-moy donc en ton logis, je ne tarderay point; et songe cependant à ce qui est plus important que le bain ne la chasse, et, si tu ne le sçais, confesse ton ignorance et croy ceux qui le sçavent mieux que toy.

SCENE SECONDE

AMINTE, TIRSIS.

AMINTE.

J'ay veu les rochers et les ondes par pitié respondre à mes plaintes, et les bois, par compassion, souspirer avec moy; mais je n'ay jamais veu et moins espere veoir aucune pitié dedans le cœur de ceste belle et cruelle, que je suis en doute d'appeller ou femme ou beste sauvage; mais elle ne peut estre femme, puis qu'elle refuse d'avoir pitié de celuy de qui les choses inanimées l'ont bien eüe.

TIRSIS.

La brebis se paist de tendres herbettes,

et le loup se paist de brebis : de mesme le cruel Amour se repaist de larmes et ne s'en saoule jamais.

AMINTE.

Helas ! qu'Amour doit bien estre desormais saoul de mes larmes ! Il ne desire plus que mon sang, et certes je feray que luy et ceste cruelle sans mercy le boiront avecques les yeux jusques à la derniere goutte.

TIRSIS.

Ha ! pauvre Aminte ! que penses-tu dire ? Resves-tu ? Console-toy, pauvret : si cestecy te desdaigne, il s'en trouvera d'autres.

AMINTE.

Ha ! Dieu ! Et comment en trouveray-je d'autres, si je ne puis me treuver moy-mesme ? et, si je me suis perdu, quel acquest puis-je jamais faire qui me soit aggreable ?

TIRSIS.

Pour cela ne te desespere point, c'est ellemesme que tu acquerras ; le long temps a finalement apris aux hommes à domter jusques aux lions et aux tigres d'Hyrcanie.

AMINTE.

Mais un miserable ne peut donner delay de si long temps à sa mort.

TIRSIS.

Le delay ne sera pas long : car en peu de temps la femme se courrouce et s'appaise ; et, quand je dy femme, je dy une chose plus muable de nature que n'est le feuillage des bois, et plus ployable que la foible cyme des espics. Mais, je te prie, fais-moy sçavoir plus au long ta condition et l'histoire de tes amours : car, encore que tu m'ayes autrefois confessé d'estre amoureux, si ne m'as-tu jamais dit ni où ni de qui. Et si nostre fidele amitié, et l'inclination que nous avons tous deux à mesme estude, merite bien que je sçache ce qu'il n'appartient aux autres de sçavoir.

AMINTE.

Je suis content, Tirsis, de te declarer ce que les bois, les montagnes et rivieres sçavent, et que les hommes ne sçavent pas : aussi bien suis-je desormais si proche de la mort qu'il est raisonnable que je laisse quelqu'un qui publie le suget que j'ay eu de mourir, et qui l'escrive en l'escorce de

quelque arbre proche de ma sepulture, afin que ceste cruelle, y passant quelquefois, prenne plaisir à fouler de son pied superbe mes os infortunez, disant à part soy : « Voicy mon triomphe », et se rejoüisse de voir sa victoire connüe et manifeste à tous les bergers voisins et estrangers que l'aventure y pourra guider. Et peut-estre pourroit-il advenir un jour (mais, helas ! c'est trop esperer !) qu'esmeüe de compassion, mais trop tardive, elle pleureroit la mort de celuy qu'elle-mesme auroit privé de vie, disant : « Pleust à Dieu qu'il fût maintenant icy, et autant à moy qu'il fut jamais ! » Or, escoute.

TIRSIS.

Aussi fay-je, et peut-estre à meilleure intention que tu ne penses.

AMINTE.

Estant encores si petit qu'à peine pouvois-je atteindre de la main au fruit des plus basses branches des plus petits arbrisseaux, je devins amy intime de la plus gentile et de la plus belle jeune fille qui se vid jamais. Tu connois bien la fille de Cydippé et de Montan, qui est si riche

en trouppeaux, Silvie, l'honneur de nos forests et l'ardeur de nos ames : helas! c'est celle dont je te veux parler, et avec laquelle j'ay vescu un long temps avec tant d'amitié et de familiarité qu'entre deux tourterelles il n'y eust et n'y aura jamais plus estroitte ny plus fidelle compagnie. Nos maisons se touchoient, mais nos cœurs estoient encore plus unis; tous deux de mesme aage, mais bien plus de mesme pensée. Je ne bougeois d'avec elle, fust à la pesche ou à prendre des oyseaux aux filets, ou à courir le cerf ou le chevreuil, et partagions egalement le plaisir et la prise; mais, comme je faisois un tel ravage d'animaux, je ne sçaurois dire comment je fuz ravy à moi-mesme. Je commençay petit à petit à sentir dedans moy, sans sçavoir de quelle racine (comme une herbe qui croist sans main mettre), je ne sçay quelle esmotion que je n'avois point accoustumé de sentir, qui me faisoit desirer d'estre tousjours auprés de ma belle Silvie, et beuvois de ses yeux une estrange douceur, qui pourtant à la fin me laissoit tousjours je ne sçay quoy d'amertume. Je

souspirois souvent, et si je n'eusse sceu dire l'occasion de mes souspirs. Voila comment je fuz amoureux premier que de sçavoir seulement que c'estoit qu'amour. Je m'en apperceuz à la fin; mais, je te prie, escoutte et en remarque bien la façon.

TIRSIS.

Aussi veux-je.

AMINTE.

Un jour Phillis et Silvie estoient assises à l'ombre d'un grand fouteau, et moy auprés d'elles, quand une abeille, qui alloit industrieusement cueillant son miel parmy les fleurs de la prerie, volant se vint poser dessus la joüe de Phillis, qui estoit vermeille comme une rose, et la picqua et repicqua fort asprement, la prenant, à mon advis, pour une rose mesme, trompée par la ressemblance. Phillis s'escrie pour la douleur de la piqueure, et s'en plaignant amerement, ma belle Silvie luy dist: « Tay-toy, Phillis, tay-toy, ne te tourmente point, je vay tout presentement t'oster la douleur avec un charme de paroles. La bonne femme Aresie m'a autrefois apris ce secret, et pour recompense je luy donnay

ceste belle trompe d'yvoire garnie d'or que je soulois porter. » A ces mots, elle approcha sa belle et vermeille bouche de la joüe de Phillis, et dit tout bas je ne sçay quelles paroles. O merveilleux effect! elle sentit aussi-tost la douleur cessée, ou fut par la vertu des paroles, ou, comme il est plus croyable, par la vertu de sa bouche divine, qui guerit tout ce qu'elle touche. Moy qui jusques à l'heure n'avois rien desiré de plus que de joüir de la douce clarté de ses yeux, et d'oüir sa parole mille fois plus aggreable que le bruit delicat d'un petit ruisseau qui gazouille parmy les cailloux, et plus encore que celuy que faict un petit vent à travers de la ramée, je commençay deslors à sentir un nouveau desir d'approcher ma bouche de la sienne, et je ne sçay comment, devenu plus malicieux que de costume (regarde comme Amour aiguise les esprits), je me vais aviser d'une gentile invention pour la baiser. Ce fut que, faignant qu'une abeille m'avoit picqué en la levre de dessous, je commençay à me plaindre si amerement, et avec tant de pitié, que le remede que la langue n'osoit

demander, les yeux et la contenance le requeroient. La simplette Silvie, ayant pitié de moy, s'offrit de me guerir de ceste feinte morsure; mais, helas! il en advint bien autrement : car, approchant sa bouche de la mienne, elle rendit ma playe veritable plus grande et plus mortelle qu'elle n'estoit. Jamais avette ne cueillit si doux miel parmy les plus souëves fleurs que celuy que je cueilly dessus ses fresches et vermeilles roses, combien que la crainte empescha mon desir d'arroser un petit mes ardens baisers, et les rendit plus froids et plus timides. Mais, ce pendant que ceste douceur meslée d'une secrette poison se couloit en mon ame, j'en recevois un tel contentement que, faignant que ma douleur ne diminuoit point, je fis si bien qu'elle recommença plusieurs fois son charme. Deslors cet impatient desir s'accreust tellement en moy que, ne le pouvant plus tenir secret, il fut force qu'il se manifestast. Ainsi donc, un jour que nous estions tous assis en rond, nimphes et bergers, pour joüer aux propos, je luy dis à l'oreille : « Silvie, je brusle pour toy, et

certes j'en mourray bien tost, si tu n'y donnes remede. » A ceste parolle, elle baissa la teste, puis une soudaine rougeur et non accoustumée, causée de honte et de colere, luy monta au visage, et ne me rendit pour toute response qu'un silence hagard, plein de cruelles menaces, et, s'ostant de là, jamais depuis ne m'a voulu ny voir ny ouïr; et desja trois fois le courbé moissonneur a scyé les bleds, et autant de fois est tombé par la froidure le feuillage des bois, que j'essaye par tous moiens à faire ma paix, et n'ay plus rien à esprouver que la mort : ce seul moyen me reste pour l'appaiser. Et, certes, je mourray tres-volontiers, pourveu que je sçache qu'elle s'en attriste ou qu'elle s'en rejoüisse; et ne sçaurois bonnement dire lequel des deux je desire d'avantage. La pitié seroit bien plus digne loyer de ma foy et plus juste recompense de ma mort; mais je ne dois rien desirer qui puisse troubler la claire lumiere de ses beaux yeux, ny le repos de son esprit.

TIRSIS.

Seroit-il bien possible que, si elle avoit

une fois ouy tes propos, elle se peust empescher de t'aymer ?

AMINTE.

Je n'en sçay rien, et ne le puis croire ; mais elle ne veut non plus escoutter mes paroles que l'aspic celles de l'enchanteur.

TIRSIS.

Courage, le cœur me dit que je feray tant qu'elle t'escouttera.

AMINTE.

Tu n'y gagneras rien ; ou, si tu fais tant qu'elle me vueille escoutter, je perdray temps de parler à elle.

TIRSIS.

Mais pourquoy desesperes-tu ainsi ?

AMINTE.

Je n'ay que trop de suget de desesperer : car Mopse le sage, long temps a, m'a predit ceste cruelle destinée ; Mopse qui entend le langage des oiseaux, qui cognoist les vertuz des eaux et des herbes.

TIRSIS.

De qui me parles-tu ? de ce Mopse qui a tousjours le miel en la bouche et le rasoir sous le manteau ? qui fait les doux yeux, et cependant ce n'est que fiel et trahison

au dedans? Courage, que cela ne t'estonne point : car ses faulses et malheureuses predictions, dont il abuse avec sa morgue severe ceux qui sont si simples que de s'y fier, n'arrivent jamais et n'ont jamais aucun effect; et ce que je te dis, je le sçay par espreuve; mais, au contraire, je te conseille de bien esperer de tes affaires pour cela seulement qu'il t'en a desesperé.

AMINTE.

Hé! je te prie, si tu en sçais quelque chose pour me remettre en esperance, ne me la cele point.

TIRSIS.

Tres-volontiers. Au commencement que je vins demeurer en ces forests, je pris cognoissance avecques cestui-cy, et moy-mesme le jugeois tel que tu l'estimes. En ce mesme temps j'euz besoin et envie d'aller à ceste grande cité qui est assise sur le bord de la riviere, et en parlay à cestui-cy, qui me fit telle response : « Tu t'en vas donc à la grande ville, où les cittadins finets et subtils et les corrompus courtisans se rient de nous autres simples païsans, et prennent plaisir à nous faire mille affronts.

Puisque tu l'as resolu, mon fils, je t'avise de te tenir sur tes gardes, et de n'approcher de trop prés de là où tu verras des accoustremens de couleur enrichis d'or, de pennaches, de devises et de façons nouvelles; mais sur tout pren garde que ton malheur ou curiosité de jeunesse ne te guide au magazin du caquet et de la gausserie. Fuï, je te prie, fuï ce lieu enchanté. — Mais quel lieu est-ce? lui demanday-je. — C'est, dist-il, le sejour des sorcieres, qui par enchantemens font voir et ouïr à chacun ce qu'il n'a ny veu ny ouy. Ce qui semblera fin or et diamant n'est que laton et verre, et ces grandes caisses d'argent qui semblent remplies de riches tresors ne sont que corbeilles pleines de vessies. Là les murailles sont faictes avec tel artifice qu'elles parlent, et respondent à ceux qui parlent, et si ne respondent pas à demi-mot, comme faict Echo parmy nos forests, mais redisent les mots tous entiers, et bien souvent encore y adjoustent du leur. Les tables, les treteaux, les bancs, les escabelles, les challits, les rideaux, les tapisseries, bref toutes les garnitures et de cham-

bres et de sales, ont voix et langue, et caquettent perpetuellement. Là les bayes, transformées en petites filles, vont follastrant çà et là, et, si un muet y entroit, un muet y babilleroit malgré ses dents. Mais tout cela, c'est le moindre mal qui t'en pourroit arriver : le pis est que de là tu courrois fortune d'estre changé en arbre, en beste, en eau ou en feu, en eau de pleurs et en feu de souspirs. » Il ne me menassoit de rien moins que de cela ; et moy, avec ses beaux advertissemens, je m'en vay tout soucieux à la ville, et, comme il plust au Ciel favorable, je passe devant ce palais bienheureux. De là sortoit une infinité de voix douces et claires, de cynes, de nimphes et de serenes celestes ; de là sortoit le son d'une musique tant harmonieuse, avec tant d'autres plaisirs, que, tout ravy de joye et de merveille, je m'arrestay un long temps là devant. Sur l'entrée de la porte estoit quasi comme posé en garde un homme de façon brave et plein de magesté, duquel, selon que j'ay sceu depuis, l'on met en egale ballance l'extreme valeur et la sage conduitte. Ces-

tui-cy, avec un visage plein de douceur et de gravité, avec une royale courtoisie, m'invita d'entrer au dedans, luy grand et renommé, moy qui ne suis, au respect de luy, qu'un petit ver de terre. Entré que je fuz, Dieux! qu'est-ce que je vy et que j'oüy? Je vy des deesses celestes, des nimphes belles en perfection, de nouveaux Orfées, des deitez nouvelles et quelques-unes entre autres toutes semblables à la pucelle Aurore, lorsque sans aucun voile de nuages elle se treuve en la compagnie des Dieux immortels en sa grandeur et beauté naturelle, respandant parmy l'air ses rayons dorez et sa rosée argentine; et Phœbus qui suivait aprés, remplissant tous les lieux d'alentour de sa divine clarté. Là aussi estoient les Muses, et au milieu d'elles Elpin estoit assis, et moy-mesme, à l'instant je me senty je ne sçay comment plus grand que de coustume : lors, enflé de nouvelle vertu et de divinité, mesprisant les chansons rustiques, je commençay à chanter les armes et les roys. Et de là vient que, encores que par le commandement d'autruy je retournasse en ces forests, si re-

tins-je neantmoins je ne sçay quoy de ceste grandeur, et mon pipeau n'estoit plus enroüé comme il souloit, mais, d'un son plus hautain et plus harmonieux, imitant les trompettes, il faisoit retentir les forests d'alentour. Et Mopse, qui m'oüit si bien sonner, en fut envieux, et me regarda d'un mauvais œil, dont je devins plus enroüé que jamais, et fuz long temps muet, les bergers ayans opinion que j'avois veu le loup; mais c'estoit Mopse qui estoit le loup. Je t'ay bien voulu dire cecy, afin que tu cognoisses combien ces paroles sont dignes de foy; et pourtant je te dy encore une fois que tu dois bien esperer pour cela seulement qu'il veut que tu desesperes.

AMINTE.

Je suis merveilleusement consolé d'avoir oüi ce que tu m'en as dit, et remets, au reste, ma vie entre tes mains.

TIRSIS.

Je penseray à tes affaires, et ce pendant treuve-toy icy dans demie-heure.

L'ASSEMBLÉE DES BERGERS

O belle et desirable saison de l'aage d'or ! non pas pour ce que les rivieres couloient de laict, et que par tout le miel distilloit des arbres; non par ce que la terre volontairement et sans main mettre produisoit toute sorte de fruits, que les serpens doux et benins couroient sans venin; non pour ce que l'air n'estoit point alors obscurcy de tristes nuages, ou qu'un printemps continuel, qui maintenant s'alume et puis se gele aussi tost, faisoit tousjours rire le Ciel par sa seraine douceur, et moins encor pour ce que les vaisseaux estrangers ne portoyent de pays en autre ny guerre ny marchandise; mais seulement pour ce que ce vain nom et sans suget, cet idole d'erreurs et de tromperie, qui fut depuis surnommé honneur par le peuple ignare, ce cruel ennemy de nostre nature, n'avoit point encore meslé son poison parmy les gayes delices d'Amour, et sa dure loy n'estoit pas encor receüe entre ces bien heureuses ames, nourries en toute

liberté, mais se contentoient de la loy dorée que la simple nature leur avoit escrite dedans le cœur (s'il plaist, il est permis). Alors les petits Amours, sans arcz et sans flambeaux, dansoient joyeusement parmy les fleurs et sur la verdure, à la fraischeur des claires fontaines. Bergers et nimphes, assis pesle mesle, passoient le temps en jeux et mignardises, en devis, embrassemens et baisers amoureux. La jeune fille monstroit à descouvert ses belles et fresches roses et les fermes pommelettes de son sein, que le voile envieux et jaloux nous tient maintenant cachées; et souvent en mesme bain l'on voyoit l'amant et l'amante se jouer ensemble. C'est toy, meschant honneur, qui nous bouchas le premier la fontaine de delices et refusas l'eau à la soif amoureuse. Tu fuz le premier qui conseillas aux beaux yeux d'estre chiches de leurs regars, qui recueillis dans le reseüil les cheveux blonds que le vent souloit esparpiller à son plaisir. Tu rendis les douces et lascives mignardises d'amour infames et honteuses. Tu donnas l'art et la mesure aux pas et aux parolles. Ce sont de

tes beaux chefs-d'œuvre que ce qui fut autresfois present et liberalité d'amour soit maintenant estimé larcin. Et bref tu es le seul autheur de toutes nos miseres. Mais toy qui es le seigneur absolu de la nature, qui commandes à l'amour et gourmandes les roys, que fais-tu icy parmy nos petits hameaux, qui ne sont pas capables de ta grandeur? Que ne vas-tu dans les palais troubler le sommeil et le repos des grands seigneurs? Va, va, et nous laisse icy, nous autres pauvres gens et simples, vivre encore à la vieille mode et nous donner du bon temps. Faisons l'amour : car nostre vie n'a point de treve avec les ans, et s'escoule sans aucun arrest. Faisons l'amour : le soleil se leve et se couche tous les jours, mais il ne luit pas long temps pour nous, et, quand le sommeil de la mort nous accueille une fois, nous avons à dormir pour jamais.

La coquetterie

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE

LE SATIRE, *seul.*

L'AVETTE est bien petite, mais ses petites piqueures ne laissent pas de faire des playes bien cuisantes et douleureuses. Mais voit-on rien de si petit qu'Amour, qui passe en si peu de lieu, ou qui tienne si peu de place? Tantost il se cache en l'ombre d'une paupiere, tantost dedans le reply d'un

cheveu blond, tantost en ces petites fossettes que forme le ris gracieux en une belle joüe, et toutes fois, tout petit qu'il est, il faict des playes si grandes et incurables. Helas! mes entrailles ne sont plus desormais que sang et playe, et le cruel Amour cache dedans les yeux de Silvie mille mortelles pointes. O cruel Amour, cruelle Silvie, et plus impitoyable que les bois pleins d'horreur et de solitude! Oh! que ton nom t'est bien convenable, et combien estoit prevoyant celuy qui te le donna! Les forests cachent dedans la profondeur de leurs ombrages les serpens, les lions et les ours; et toy, dedans ton sein delicat tu caches la haine, le desdain et la cruauté, bestes mille fois plus cruelles que les serpens, les lions et les ours : car celles-cy se peuvent addoucir, les autres ne se peuvent appaiser par prieres ny presens quelconques. Helas! quand je te porte quelque fleur nouvelle, tu la refuses fascheuse, peut-estre par ce que tu portes des fleurs mille fois plus belles au visage. Si je te porte des pommes fraisches et belles, tu les repousses dedaigneuse, paravanture par ce que tu

en as dedans le sein de plus belles et de plus fresches; et, si je te presente le miel de mes ruches, tu le mesprises despiteuse, par ce que celuy que l'on recueilliroit dessus tes levres le surpasse en douceur. Mais, si ma pauvreté ne te peut donner chose qui ne soit en toy plus douce et plus belle, je te fay present de moy-mesme. Mais pourquoy, mauvaise, as-tu ce present à desdain et en horreur? Si ne suis-je pas tant à desdaigner, si je ne me trompay l'autre jour, me voyant dedans le calme de la mer, lorsque les vents estoient tranquilles. Ceste face vermeille et ces espaules larges, ces bras gros et nerveux, cet estomach velu et ces cuisses toutes couvertes de poil, sont tous signes de force et de verdeur, et, si tu ne m'en veux croire, fais en l'essay. Que veux-tu faire de ces petits mignons à qui le poil folet à peine couvre encore le menton, et qui se frisent et relevent les cheveux avec tant d'artifice? Croy-moy, ce ne sont que femmes et au semblant et en effect. Qu'ainsi ne soit, j'en voudrois bien veoir un qui te suivist par les bois et par les montagnes, et qui se

mist au devant de toy contre les ours ou contre les sangliers. Non, non, ce n'est pas pour estre laid ou de mauvaise grace que tu me dedaignes, ce n'est seulement que pour ma pauvreté. Helas! que les petits vilages commencent bien à suivre l'exemple des grandes citez! Nous sommes vrayement retournez à l'aage d'or, puisque l'or aujourd'huy l'emporte par tout et commande en toute chose. Quiconque tu fuz qui donnas le premier l'exemple de vendre l'amour, que maudite soit la cendre de ta sepulture, et les froides reliques de tes os! Qu'il ne se trouve jamais nymphe ny berger qui leur die en passant : « Demeures en paix »; mais qu'ils soyent tousjours baignez de pluye, et la tempeste les batte incessamment! que les estrangers les desterrent, et le bergeail les foule salement aux pieds! Tu as honteusement soüillé et deshonoré tout ce qui estoit de plus noble en amour, et tourné toute son aggreable douceur en amertume. L'amour venal, l'amour esclave de l'avarice, est le plus grand, le plus vilain et le plus abominable monstre que la terre porte, ou que la mer

produise de ses ondes. Mais pourquoy me tourmenté-je en vain? Je voy que toutes creatures se prevalent des armes que la nature leur a données pour leur deffence. Le cerf se fie en sa vistesse, et le lion en ses griffes; les sangliers baveux s'arment de leurs deffences; les femmes ont aussi leurs armes particulieres, qui sont la beauté et la bonne grace ; et moy, pourquoy n'useray-je pas de force et de violence, si la nature m'a donné les forces propres à la violence et à la rapine? Non, non, je forceray, je raviray ce que ceste ingrate me refuse en recompense de l'amour que je luy porte : car, à ce que j'ay presentement entendu par un chevrier qui a bien espié ses allées et venües, elle a de coustume de s'aler souvent rafraischir en une fontaine icy prez. Je suis resolu de l'y attendre, couché sur le ventre parmy les ronses et buissons qui sont là autour, et, comme elle y viendra, de luy courir sus en sursaut. Quelle resistance pourra faire ou à la course ou avec les bras une simple fille et foiblette, contre moy qui suis si viste et si puissant? Au partir de là elle a

beau pleurer et souspirer, qu'elle use de tous les efforts de beauté et de pitié qu'elle pourra, que si je la puis une fois happer aux cheveux, elle ne me partira des mains que premierement je n'aye rougy mes armes dedans son sang, pour vengeance de tant de maux qu'elle m'a faict souffrir.

SCENE SECONDE

DAFNÉ, TIRSIS.

DAFNÉ.

Tirsis, comme je t'ay dit, je m'estois de long temps apperceüe qu'Aminte estoit amoureux de Silvie, et Dieu sçait combien de bons offices je luy ay faict et suis encore preste à luy faire, et d'autant plus volontiers que tu m'en pries maintenant. Mais quoy? j'entreprendrois aussi tost de domter un taureau, un ours ou un tigre, que d'apprivoiser une jeune fille aussi simple et sotte comme elle est belle et de bonne grace, qui ne sçait pas combien sont chaudes et poignantes les armes de sa

beauté, et qui, pleurant et riant tout ensemble, aura plustost faict mourir un homme qu'elle n'aura seulement pensé à le blesser.

TIRSIS.

Et penses-tu que je croye qu'il y ait fille si simple et si neuve qui, dés qu'elle est hors du berceau, n'apprenne la façon de se faire belle et de se rendre aggreable ; qui n'apprenne l'art de donner du martel et de la passion par ses douces mignardises, et de sçavoir cognoistre avec quelles armes elle peut blesser, et avec quelles elle peut tuer tout à fait, et puis comment elle peut guerir et rendre la vie?

DAFNÉ.

Qui est le maistre de si belle science?

TIRSIS.

Tu fais la fine pour me sonder. C'est celuy qui monstre aux oiseaux à chanter et à voler, aux poissons à nager, aux beliers à cosser, aux taureaux à joüer de la corne, et aux paons à desployer la pompe de leurs miroirs.

DAFNÉ.

Comme s'appelle ce grand maistre?

TIRSIS.

Il s'appelle Dafné.

DAFNÉ.

Ha! langue menteuse!

TIRSIS.

Et pourquoy? N'es-tu pas suffisante d'en tenir escole à mille filles? combien que, à dire le vray, elles n'ayent pas grand besoin de maistre : la nature est assez bonne maistresse, mais la mere et la nourrisse y aident beaucoup pourtant.

DAFNÉ.

Hé! que tu es un faux niais! Or, pour te dire la verité, je ne suis pas bien asseurée que Silvie soit si simple comme il semble à ses façons et à ses propos. Hier je vy quelque chose qui m'en met fort en doute. Je la trouvay, prés de la ville, dedans ces grands prez où il y a une petite isle au milieu des marescages, et au milieu de l'isle un petit estang qui est si clair : je la trouvay sur le bord toute penchée en avant, qui sembloit prendre grand plaisir à se mirer dedans, et quant et quant demander conseil à l'eau comment elle se devoit accommoder de ses cheveux et les agencer

sur le front, et comme elle devoit mettre son voile sur ses cheveux, et, par dessus le voile encore, les fleurs qu'elle avoit dedans son giron ; et souvent prenoit tantost une fleur de troesne, et puis une rose, et, les approchant de sa blanche et delicate gorge ou de ses vermeilles joües, faisoit comparaison des couleurs ; et puis, comme joyeuse et contente de cognoistre l'avantage de son costé, tout à coup s'esclattoit de rire de si bonne grace qu'il sembloit qu'elle dist à ces fleurs : « Je l'emporte par dessus vous, et ne vous porte point pour parade, mais seulement pour vous faire servir de lustre, et afin que l'on voye combien vous m'estes inferieures. Mais, comme elle prenoit plaisir à se mirer et à se parer ainsi, d'avanture elle va tourner les yeux à l'endroit où j'estois, et, s'appercevant bien que j'avois tout veu, la couleur luy monta au visage, et, se levant promptement, laissa tomber toutes ses fleurs. Et ce pendant, plus je riois de sa rougeur, plus elle rougissoit de me veoir rire ; mais, parce qu'une partie de ses cheveux estoit agencée et l'autre encore eparpillée, deux ou trois fois ses

yeux eurent recours à la fontaine sa conseillere, et, s'y mirant à la derobbée, regardoit surtout que je ne m'en apperceusse, et, voyant ses cheveux en desordre, elle y prit plaisir : car, ainsi eschevelée comme elle estoit, encore se trouvoit-elle belle. Je m'en apperceuz bien, mais je n'en vouluz pas faire semblant.

TIRSIS.

Tu me contes justement ce que j'en pensois ; ne l'ay-je pas deviné ?

DAFNÉ.

Tu as rencontré vrayement, mais si est ce que l'on dit qu'au temps passé les bergeres ny les nimphes n'estoient point si fines ny si affettées que cela ; pour moy, je sçay bien qu'estant en son aage, je ne l'estois pas tant à beaucoup prez. Mais quoy ! le monde vieillit, et s'empire tousjours en vieillissant.

TIRSIS.

Peut estre aussi que ceux des villes ne frequentoyent pas tant les champs et les forests, et que nos petites affettées n'aloyent pas si souvent à la ville. Maintenant tout est confondu, et les façons de vivre, et les

alliances mesmes. Mais laissons apart ces discours, et me dy si tu ne veux pas faire tant qu'Aminte puisse une fois parler à Silvie de seul à seul, ou, pour le moins, en presence de toy seule?

DAFNÉ.

Je ne sçay, Silvie est sauvage outre mesure.

TIRSIS.

Et luy respectueux outre mesure.

DAFNÉ.

Oste-moy ces amans respectueux, c'est faict de luy s'il en est là logé : conseille-luy plustost tout le contraire, puis qu'il est si nouveau qu'il luy faut apprendre sa leçon; qu'il quitte là tous les respects, qu'il soit entreprenant, qu'il demande effrontement, qu'il soit pressant et importun. Et, pour la fin, qu'il use de force et ravissement, si les autres moyens n'y suffisent. Quoy! ne sçais-tu pas encore de quelle humeur la femme est composée? Elle fuïra tousjours, mais en fuïant elle veut estre attrapée; elle refusera, mais, en le refusant, elle veut que l'on le prene ; elle debattra assez, et veut toutesfois en debattant estre

vaincue. Voy-tu, Tirsis, je parle privement avec toy, mais ne va point dire puis aprés que je t'en aye parlé, et surtout ne me couche point en tes rimes: car tu sçais bien si je te sçaurois rendre ton change et donner un revers à tes vers.

TIRSIS.

Tu n'as point d'occasion de souspçonner de moy que je voulusse jamais dire chose qui te fust ennuieuse. Mais je te prie, ma Dafné, par la douce memoire de ta belle jeunesse, que tu m'aydes à secourir Aminte qui se meurt, le pauvret.

DAFNÉ.

Mais, je vous prie! la plaisante conjuration que ce badin est allé trouver, de me ramentevoir ma jeunesse, et quant et quant le plaisir du passé et le regret du present! Mais que veux-tu que je face?

TIRSIS.

Tu ne manques d'invention ny de conseil, pourveu que tu y apportes un peu de bonne volonté.

DAFNÉ.

Et bien, je te diray: nous devons aller, Silvie et moy, à la fontaine de Diane, où

ce grand plane qui couvre ses cleres eaües invite les nimphes au retour de la chasse à se reposer à la fraischeur de son ombrage, et là je suis asseurée qu'elle se baignera toute nüe.

TIRSIS.

Mais quoy pour tout cela?

DAFNÉ.

Quoy pour tout cela? Lourdaut que tu es, à bon entendeur faut-il tant de paroles?

TIRSIS.

J'enten bien, mais je ne sçay s'il aura le courage d'y aller.

DAFNÉ.

S'il ne l'a, son dam : attend il point qu'elle l'alle chercher?

TIRSIS.

Quand tout est dit, il est bien tel qu'il le merite.

DAFNÉ.

Mais ne voulons-nous point un peu parler de toy, Tirsis? Ne veux tu point faire de maistresse? Tu es encore jeune, et, si j'ay bonne memoire de ton aage, tu n'as pas encore vingtneuf ans passez. Quoy! veux-tu vivre solitaire et sans plaisir en ce

monde ? car l'homme ne sçait que c'est de plaisir s'il n'est amoureux.

TIRSIS.

Celuy qui fuit amour ne quitte pas pourtant sa part des plaisirs de Venus; mais, au contraire, il recueille toute la douceur d'amour, sans gouster de l'amertume.

DAFNÉ.

Ouy; mais la douceur est fade qui n'est meslée d'un peu d'amer, et si l'on s'en saoule bien tost.

TIRSIS.

Il vaut beaucoup mieux s'en saouler que d'estre tousjours affamé, et en mangeant et aprés avoir mangé.

DAFNÉ.

Non faict pas, si nous avons la viande à commandement, et que l'appetit croisse à mesure que l'on en mange.

TIRSIS.

Mais qui est celuy qui a ce qu'il ayme bien tant à commandement qu'il en puisse manger quand il luy en prend envie?

DAFNÉ.

Mais qui est-ce qui treuvera le bien s'il ne le cherche?

TIRSIS.

C'est chose perilleuse de chercher ce qui donne bien quelque plaisir quand on le treuve, mais qui rapporte encore plus de desplaisir quand on ne le peut treuver : alors, et non plustost, l'on verra Tirsis amoureux, quand amour ne sera plus accompagné de souspirs et de larmes. J'ay assez pleuré et souspiré pour ma part; qu'un autre y alle à son tour.

DAFNÉ.

Mais tu n'as pas eu à souhait le plaisir de la jouïssance.

TIRSIS.

Encore ne le desiré-je pas, puisqu'il nous est vendu si cherement.

DAFNÉ.

Mais le mal est que qui n'est amoureux de bonne volonté, il l'est bien souvent par force.

TIRSIS.

Il arrive quelque fois, mais ceux qui s'en tiennent loing ne peuvent estre forcez.

DAFNÉ.

Et qui peut se tenir loin d'amour?

TIRSIS.

Celuy qui le craint et le fuit.

DAFNÉ.

Mais que sert-il de fuir devant luy qui a des ælles?

TIRSIS.

Quand l'Amour vient à naistre, il a les ælles bien courtes, et croy qu'à peine les peut-il dresser, non pas les desplier pour prendre sa volée.

DAFNÉ.

Tout cela seroit bon si l'on s'appercevoit de sa naissance; mais il est desja grand et vole quand on s'en apperçoit.

TIRSIS.

Oüy bien si l'on ne l'avoit jamais veu naistre d'autre fois.

DAFNÉ.

Et bien, bien, Tirsis, nous verrons si tes yeux sçauront prendre la fuitte; et je te promets, puis que tu fais tant le bon coureur et le cheval eschappé, que, si tu y tombes jamais, tu auras beau demander secours, non, tu en pourrois mourir premier que j'en fisse un pas ny un clin d'œil, que

j'en remuasse le bout du doigt, ou que je disse pour toy une seule parole.

TIRSIS.

Cruelle, aurois-tu bien le cœur de me veoir mourir? Mais, si tu as envie que je face une maistresse, sois donc la mienne, et nous accordons ensemble.

DAFNÉ.

Tu penses en faire le fin; mais escoutte, peut-estre n'en auras-tu pas une qui me valle. Helas! combien il y en a de trompez par ces beaux visages fardez et couverts de vermillon!

TIRSIS.

Je n'en fay point le fin, mais c'est toy qui me refuses honnestement avec ceste belle excuse, comme c'est vostre bonne coustume de vous autres. Mais, si tu me refuses, asseure-toy que d'autres ne m'attraperont pas.

DAFNÉ.

Tout beau Tirsis, tout beau! tu es trop à ton aise et trop de loisir pour t'exempter d'estre amoureux; ne sais-tu pas que l'amour se couve en l'oisiveté, et qu'il demande les gens de loisir?

TIRSIS.

Dafné, c'est un dieu qui me fait joüir de ce loisir, un qui se peut appeller dieu entre les hommes, duquel les nombreux trouppeaux paissent la grasse et large campagne de l'une à l'autre mer, et couvrent tout le dos de l'Appennin buissonneux et sauvage. Il me dit, lors qu'il me receut à son service : « Tirsis, que les uns ayent la charge de chasser les loups et les larrons, qu'un autre ayt le soin de mes parcs, un autre ayt l'œil sur mes domestiques ; et qu'un autre meine paistre mes trouppeaux, un autre en ayt le laict et la laine en garde, et qu'un autre en face la distribution. Mais toy, cependant que tu as le loisir, chante et compose des vers. » Il est donc bien raisonnable que j'employe ce loisir qu'il me donne non pas à faire l'amour, mais à chanter les loüanges des ayeuls de mon vray Apollon, de mon Jupiter vivant (je ne sçay lequel des deux noms luy est le plus convenable, car il ressemble à l'un et à l'autre, et de façons et de visage). Il faut donc que j'employe le temps à chanter l'honneur de ses ayeuls, plus nobles que ne furent onques Celus ny

son fils Saturne. Mes chansons, à la verité, sont basses et indignes de son royal merite: mais, claire ou enroüée que soit ma voix, il ne la mesprise pas. Je ne suis pas si temeraire que d'entreprendre ses propres loüanges : car je ne le puis dignement honorer que par silence et reverence. Mais aussi l'on ne verra jamais ses autels sans estre couverts de fleurs que j'y respandray, ou qu'ils ne fument tousjours de l'encens et des parfums que je brusleray dessus ; et, lors que je perdray ceste saincte devotion, l'on verra les cerfs voler parmy l'air, et les rivieres forçantes leurs cours ordinaires ; l'on verra les Perses boire dedans la Saonne, et les Gaules abreuvées par le fleuve du Tigre.

DAFNÉ.

Ho ! ho ! tu vas bien haut, mais revenons un petit à nos moutons.

TIRSIS.

L'importance est qu'alant à la fontaine avec elle, tu tasches à la convertir, et moy ce pendant je disposeray Aminte à y aller, et pense que je n'auray pas moins de besongne taillée que toy. Va doncques.

DAFNÉ.

Je m'en vay; mais il me semble que nous parlerons d'autre chose.

TIRSIS.

Si j'ay bonne veüe, je croy que voila Aminte qui paroist : c'est luy-mesme.

SCENE TROISIESME

AMINTE, TIRSIS.

AMINTE.

Je veux sçavoir ce que Tirsis aura faict pour moy; et, s'il n'a rien faict, plustost que de languir tousjours si miserablement, je me tueray de mes propres mains en presence de ceste cruelle. Car, puis que la playe que ses beaux yeux m'ont faicte dans le cœur luy est si aggreable, je ne doute point que celle que feront mes mains dedans ma poitrine ne luy plaise encore d'avantage.

TIRSIS.

Aminte, je t'apporte de bonnes nouvelles;

il est temps desormais de quitter ces souspirs et ces larmes.

AMINTE.

Helas ! que dis-tu ? quelle nouvelle m'apportes-tu, ou de mort, ou de vie?

TIRSIS.

Je t'apporte nouvelles de salut et de vie, si tu as seulement le courage d'aller au devant. Mais fay ton compte qu'il se faut montrer homme, Aminte, mais je dy vaillant homme.

AMINTE.

Et de quelle valeur est-il besoin? et contre qui?

TIRSIS.

Vien çà. Si ta maistresse estoit au milieu d'un bois entouré de rochers inaccessibles, et que ce bois fust plein de lions et de tigres, aurois-tu bien le courage d'y aller?

AMINTE.

Oüy, j'y irois aussi joyeux et deliberé que si j'alois danser à la feste de nostre village.

TIRSIS.

Et, si elle estoit au milieu des voleurs et des armes, y voudrois-tu bien aller?

AMINTE.

J'y courrois avec plus d'ardeur que le cerf malmené des chiens ne recourt à la fontaine.

TIRSIS.

A plus haute entreprise il faut plus de courage.

AMINTE.

Je passeray à travers des torrents, lors qu'ils sont enflez de neiges fondues, et qu'ils traisnent les rochers et les bois peslemesle dans la mer. Je passeray à travers des flammes, et iray jusques en enfer, en cas qu'elle y soit, si l'on doit appeller enfer le lieu où sera chose si belle. Mais, je te prie, dy-moy ce qu'il y a.

TIRSIS.

Escoute.

AMINTE.

Dy-moy tost.

TIRSIS.

Silvie t'attend à une fontaine toute seule et toute nüe : auras-tu le courage d'y aller ?

AMINTE.

Qu'est-ce que tu me dis? que Silvie m'attend toute seule et toute nüe?

TIRSIS.

Oüy, toute seule, sinon en tant que Dafné y est pour nous favoriser.

AMINTE.

Elle m'attend toute nüe!

TIRSIS.

Toute nüe. Mais...

AMINTE.

Helas! quel mais? Tu ne respons point, tu me fais mourir.

TIRSIS.

Mais elle ne sçait pas que tu y doives aller.

AMINTE.

Ha! dure conclusion, et qui empoisonne toutes les douceurs precedentes! Helas! cruel que tu es, avec quels artifices tu me tourmentes! Te suffit-il pas de me voir miserable, sans prendre encore plaisir de redoubler ma douleur?

TIRSIS.

Si tu me veux croire, tu seras tres-heureux, non pas miserable.

AMINTE.

Et que me conseilles-tu ?

TIRSIS.

Que tu prennes ce que la fortune favorable te presente.

AMINTE.

Plustost finisse ma vie que je face chose qui luy desplaise; je ne fis jamais rien qui luy fust desaggreable que de l'aymer, mais encore fust-ce par force, par la force de sa beauté, et non par ma faute : il ne sera donc jamais que je ne tasche à luy complaire en tout ce qu'il me sera possible.

TIRSIS.

Respons-moy, je te prie : s'il estoit en ta puissance de ne l'aymer point, voudrois-tu ne la point aymer pour luy complaire ?

AMINTE.

Amour ne me permet pas que je responde à cela, non pas seulement que je m'imagine de jamais cesser de l'aymer, quand bien je le pourrois faire.

TIRSIS.

Quoy ! tu la voudrois donc aymer en despit qu'elle en eust, encor qu'il fust en ta puissance de ne la point aymer ?

AMINTE.

En despit qu'elle en eust, non ; mais je l'aymerois.

TIRSIS.

Pour le moins seroit-ce contre sa volonté ?

AMINTE.

Oüy, pour certain.

TIRSIS.

Pourquoy donc n'oserois-tu prendre contre sa volonté une chose de laquelle, si elle faict semblant au commencement d'estre marrie, toutesfois à la fin elle sera tres-aise que tu l'ayes prise ?

AMINTE.

Helas ! Tirsis, il faut qu'Amour responde pour moy : car il n'est pas en ma puissance de dire ce que j'ay dessus le cœur. Quant à toy, tu es sçavant et experimenté és discours d'amour, mais celuy mesme qui me lie le cœur me tient aussi la langue liée.

TIRSIS.

Quoy ! nous n'y irons donc pas ?

AMINTE.

Si feray bien, mais non pas où tu penses.

TIRSIS.

Et où donc?

AMINTE.

A la mort, si tu n'as fait autre chose pour moy que ce que tu me viens de dire.

TIRSIS.

Comment! fais-tu donc si peu de cas de cela? Et penses-tu, sot que tu es, que jamais Dafné nous eust donné cet advertissement et conseillé d'y aller si elle n'eust en partie cogneu l'intention de Sylvie? Et peut estre qu'elle la sçait du tout, et ne veut pas que nous pensions qu'elle la sçache. Mais, si tu recherches en cecy l'exprés consentement de Silvie, ne vois-tu pas que tu recherches ce qui luy seroit le plus desaggreable? Où est donc ce desir que tu as de tant luy complaire? Et si, plustost que de te faire present de ce que tu desires le plus, elle aime mieux que tu le derobbes, ou que tu le ravisses, es-tu pas bien fol de te soucier de quelle façon, pourveu que tu l'ayes?

AMINTE.

Mais qui m'asseure qu'elle ayt ce desir?

TIRSIS.

O pauvre d'esprit! vois-tu pas que tu recherches tousjours ceste asseurance qui luy desplait et luy doit infalliblement desplaire, et que tu ne dois nullement rechercher? Mais dy-moy, qui t'asseure du contraire? Et, si elle t'attend en ceste intention et que tu n'y alles point, le doute et le hazard ne sont-ils pas egaux en cela? Et, s'il faut se perdre, ne vaut-il pas mieux que ce soit vaillamment que laschement? Tu ne dis mot, tu confesses la debte; mais n'y ayes point de regret, non : car la victoire que j'ay obtenüe sur toy t'en apportera une plus heureuse dessus elle. Allons.

AMINTE.

Atten un petit.

TIRSIS.

Quoy, atten? ne sçais tu pas que le temps s'en fuit?

AMINTE.

Mais encore faut-il regarder si nous y devons aller, et comment.

TIRSIS.

Nous y penserons en chemin; mais celuy

ne fait jamais rien qui pense à tant de choses.

L'ASSEMBLÉE DES BERGERS

Amour, en quelle escole ou de quel maistre s'apprend la longue et douteuse science d'aimer? Qui nous enseigne à exprimer ce que conçoit nostre pensée ce pendant qu'elle se va pourmener au ciel portée dessus tes ælles? Ce n'est pas aux escoles de philosophie ny de poesie que cela s'apprend, non pas quand Apollon mesme y serviroit de maistre. Ceux qui n'y auront autrement estudié n'en sçauront gueres, et en parleront bien froidement. Ils n'auront ny ces paroles enflammées comme il t'appartient, ni les conceptions hautes et belles, comme ceux qui seront dressez de ta main. Amour, tu es seul digne precepteur d'amour, et rien ne te peut dignement exprimer que toy-mesme. Tu monstres à lire aux plus grossiers les secrets admirables que tu as escrits de ta main propre en caracteres amoureux dedans les yeux d'autruy. Tu deslies la langue à tes escoliers,

et leurs fais couler de la bouche les paroles disertes et plus douces que sucre. Et souvent aussi (qui est un de tes plus particuliers effects) tu fais qu'une langue begayante et des paroles interrompues descouvrent mieux les affections et les mouvemens du cœur que les paroles choisies et bien arrangées, et le silence mesme par ton moyen porte avec soy des paroles et des prieres secrettes. Amour, lise donc qui voudra les livres des docteurs. Quant à moy, je ne veux autre livre pour estudier en ceste science que les beaux yeux de ma dame. Et, si les poëtes s'attaquent à moy avec leurs odes et leurs sonnets, ils le perdront tout quitte contre mes chansons rustiques, que j'escry grossierement dessus la rude escorce des arbres.

La delivrance

ACTE TROISIESME

SCENE PREMIERE

L'ASSEMBLÉE, TIRSIS.

TIRSIS.

Ha! Dieu! qui a jamais oüi parler de telle cruauté? O cœur insensible! ô femme ingrate! ô sexe trois et quatre fois ingrat! et toy, nature sans soin et sans prudence! pourquoy as-tu mis en la femme tout ce qu'elle a de beau et de bon, de courtoisie et de

gracieuseté, au dehors de sa personne, oubliant à la pourveoir au dedans de toutes les autres bonnes parties? Ha! le pauvret! où peut-il estre? Il se sera tué soy-mesme. Il ne paroist point; helas! il y a trois heures que je le cherche icy où je l'avois laissé et par tout aux environs, et si je n'en ay point de nouvelles, ny n'en treuve pas seulement une piste. Ha! mon Dieu! il se sera tué, pour certain. Il faut veoir demander à ces bergers que voila. Ho! mes amis, avez-vous point veu Aminte, ou d'avanture oüy de ses nouvelles?

ASSEMBLÉE.

Tu nous sembles tout effrayé; qu'as-tu? d'où viens-tu ainsi hors d'haleine et tout en eau comme tu es? qu'y a-il de nouveau? Fais-nous-en part.

TIRSIS.

Je crains qu'il ne soit arrivé quelque malencontre au pauvre Aminte; l'avez-vous point veu?

ASSEMBLÉE.

Nous ne l'avons point veu depuis qu'il est parti d'icy avecques toy, il y a assez long temps; mais pourquoy en as-tu peur?

TIRSIS.

Je crains qu'il ne se soit tué de sa main propre.

ASSEMBLÉE.

Tué de sa main propre! Et pourquoy? quel suget en peut-il avoir?

TIRSIS.

Amour et haine.

ASSEMBLÉE.

Ce sont deux puissans ennemis ensemble: il n'y a rien qu'ils ne puissent; mais parle un peu plus clairement.

TIRSIS.

Le trop d'amour qu'il porte à une nimphe, et la haine qu'elle luy porte en recompense.

ASSEMBLÉE.

Hé! je te prie, conte-nous cecy; voicy un grand chemin, et peut-estre que, ce pendant, il arrivera quelqu'un qui t'en dira des nouvelles, et paraventure qu'il y pourroit bien arriver luy-mesme.

TIRSIS.

Je vous le diray tres-volontiers: car il n'est pas raisonnable qu'une si estrange et si vilaine ingratitude soit mise en oubly et

demeure sans infamie. Aminte avoit esté adverty, et ce fut moy-mesme, las! qui luy en donnay l'advertissement et qui le menay (dont je me repens), que Silvie se devoit aller baigner en une fontaine avec Dafné. Il y vint tout perplex et craintif, plustost par mon importunité que de son consentement, et fut plusieurs fois prest à s'en retourner de my-chemin; mais je fis tant qu'il passa outre. Or, quand nous fusmes prés de la fontaine, nous entendons un cry de femme, et tout à l'instant nous alons veoir Dafné qui se debattoit et se tordoit les mains, et soudain qu'elle nous voit elle s'escrie : « Accourez, accourez vistement, l'on force Silvie. » L'amoureux Aminte, à ces mots, part de la main comme un leopard, et moy aprés : nous n'eusmes gueres couru que nous allons decouvrir la pauvre fille aussi nüe que quand elle nasquit, attachée à un arbre, et, pour la lier, ses beaux cheveux, qui estoient entortillez de mille nœuds à l'entour de l'arbre, avoient servy de corde, et sa propre ceinture, qui avoit esté fidelle gardienne de son beau sein, servoit d'instrument à ce

vilain acte et luy tenoit les mains attachées à l'arbre, lequel avoit aussi fourny de liens contre la pauvrette, qui avoit à chasque jambe une riorte des branches plus ploiables. Vis-à-vis d'elle estoit un vilain satyre qui ne faisoit qu'achever de l'attacher. Elle se debattoit à son possible; mais quoy! qu'eust-elle peu faire à la longue? Aminte court contre le satyre avec un espieu qu'il avoit en la main, et moy aprés à belles pierres dont j'avois remply le pan de mon saye. Mais le vilain gaigna au pied, et sa fuitte ce pendant donna loisir à cestui-cy de tourner ses yeux affamez sur ce beau corps. Il regardoit tout ravy ceste delicate blancheur qui ressembloit proprement au laict caillé qui tremblotte dedans la jonchée. Je luy voyois estinceler les yeux de l'ardeur et du desir qui le pressoit. En fin, approchant tout bellement d'elle avec une incroiable modestie, il luy dist : « Pardonnez à ces mains, belle Silvie, si c'est trop entreprendre de les approcher de vostre belle et divine personne : c'est la dure necessité qui les y contraint, la necessité de deslier ces nœuds cruels qui vous estrai-

gnent. Mais je vous supplie que ceste faveur extreme que la fortune leur a procurée ne vous soit point desaggreable. »

ASSEMBLÉE.

Voila des paroles pour amollir un cœur de roche; mais que respondit-elle à cela?

TIRSIS.

Rien; mais, toute honteuse et en colere, elle baissoit la teste, et, se destournant et tordant le corps autant qu'elle pouvoit, taschoit à couvrir ce qu'elle avoit de plus desirable. Aminte, s'approchant, commence à destortiller ses cheveux, et disoit en les desnoüant : « Ceste rude escorce estoit-elle digne de si doux liens? Et quel avantage auroient desormais les bons serviteurs d'amour, s'ils avoient ces precieux liens communs avec les arbres? Arbre cruel, as-tu bien le cœur de rompre ces beaux et deliez cheveux qui t'ont faict tant d'honneur! » De là il vint à deslier les mains avec les siennes tremblantes, de façon qu'il sembloit qu'en mesme temps il n'en osast approcher, et qu'il en bruslast d'envie. Aprés il se baissa pour luy deslier les pieds; mais, comme elle se vid les mains libres,

elle luy dit dedaigneusement : « Berger, retirez-vous, et ne me touchez plus; je suis à Diane. Je me sçauray bien deslier les pieds sans vostre aide. »

ASSEMBLÉE.

Est-il possible que tant d'orgueil loge dedans le cœur d'une bergere? Voila d'un acte si courtois une tres-ingrate recompense.

TIRSIS.

Il se retire à quartier avec un respect, qu'il n'osoit pas seulement lever les yeux pour la regarder, se privant soy-mesme de ce plaisir, de peur de luy donner la peine de l'en tanser. Moy, qui m'estois caché prés de là et qui voyois tout, je fuz tout prest à crier de colere, mais en fin je m'en retins. Elle ce pendant fit tant, aprés beaucoup de peine, qu'en fin elle se deslia. Et ne fut pas si tost detachée que, sans dire à dieu, la voila à fuir comme si elle eust eu des levriers à la queüe, et sans suget de crainte: car elle avoit assez esprouvé le respect et la discretion d'Aminte.

ASSEMBLÉE.

Pourquoy s'enfuit-elle donc?

TIRSIS.

Pour n'avoir obligation qu'à sa fuitte, et non pas à la modestie de cestui-cy.

ASSEMBLÉE.

Encore s'est-elle montrée tres-ingratte en ce poinct-là. Mais que fit ce pendant Aminte, et que luy dit-il?

TIRSIS.

Je n'en sçay rien : car à l'instant, outré de colere, je couruz après elle pour l'arrester; mais ce fut en vain, car je la perdis incontinent de veüe, et puis, retournant prés de la fontaine où j'avois laissé ce pauvre garçon, je ne le trouvay plus, et le cœur me dit qu'il en sera avenu quelque grand malheur : car au paravant tout cecy il estoit desja resolu de mourir.

ASSEMBLÉE.

C'est la coustume et l'artifice ordinaire des amoureux, de dire qu'ils veulent mourir; mais, au partir de là, il y en a peu qui en viennent à l'effect.

TIRSIS.

Et Dieu vueille qu'il ne soit de ce nombre de peu!

ASSEMBLÉE.

Aussi ne sera-t'il, non.

TIRSIS.

Je m'en vay jusques à la grotte du sage Elpin; j'ay opinion, s'il est encores en vie, qu'il s'y sera rendu : car il y alloit volontiers passer sa melancolie au doux son de la musette de ce bon homme, qui tire par son harmonie les gros rochers des montaignes, qui fait couler les rivieres de laict, et distiler le miel de la dure escorce de nos bois.

SCENE SECONDE

AMINTE, DAFNÉ, NERINE.

AMINTE.

Certes la pitié que tu euz de moy, lors que tu me retins la main, fut bien impitoyable, Dafné, parce que la mort me sera d'autant plus amere qu'elle sera tardive. Mais pourquoy, encores à present, me vas-tu destournant par tant de routes diverses, et me viens-tu paistre de tous ces vains

discours? De quoy as-tu peur? Que je ne me tüe? C'est avoir peur de mon bien.

DAFNÉ.

Ne te desespere point, Aminte : car ou je ne la cognoy point, ou la honte seule, et non la haine et cruauté, comme tu penses, la fait ainsi fuir.

AMINTE.

Helas! il n'y a salut pour moy que le desespoir, puis que la seule esperance est cause de ma ruine, et si encore, miserable que je suis, elle tasche de regermer en mon cœur et d'y reprendre racine, seulement pour m'entretenir en vie; et ce pendant se peut-on imaginer un plus grand mal que la vie d'un miserable tel que moy?

DAFNÉ.

Vy, miserable, vy en ta misere, et pren patience en ta condition, pour devenir tost ou tard bien heureux, et, si tu te maintiens en esperance et en vie, represente-toy ce que tu as veu de si beau et de si rare en elle : ce sera le loyer de ta longue attente et de ton esperance.

AMINTE.

Mais encore n'estois-je pas assez misera-

ble au gré d'amour et de fortune, si, pour recharge de misere, ils ne m'eussent encore fait veoir à nud l'admirable suget dont la jouïssance m'est interditte.

NERINE.

Helas ! falloit-il donc que je fusse la malencontreuse corneille de si tristes nouvelles ! O pauvre Montan ! et miserable à jamais ! que sera-ce de toy quand tu sçauras la malheureuse fin de ton unique et chere Silvie ? Pauvre vieillard ! pere orfelin ! mais, helas ! non plus pere !

DAFNÉ.

J'entens une voix qui se plaint.

AMINTE.

J'ay oüy le nom de Silvie qui m'a touché l'oreille et le cœur tout ensemble ; mais qui est-ce qui l'a nommée ?

DAFNÉ.

C'est Nerine, fort gentile nimphe, que Diane tient si chere, qui a l'œil et la main extremes en beauté, au reste la façon fort douce et gracieuse.

NERINE.

Et toutesfois si faut-il qu'il le sçache, afin qu'il donne ordre à ramasser les mise-

rables reliques de sa fille, s'il en reste quelqu'une. Ha! Dieu! pauvre Silvie! Hé! la triste et piteuse avanture!

AMINTE.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'elle dit?

NERINE.

Ha! Dafné!

DAFNÉ.

Qu'est-ce que tu dis à part toy de Silvie? qu'as-tu à souspirer?

NÉRINE.

Ha! que j'ay bien raison de souspirer d'un si malheureux accident!

AMINTE.

Mon Dieu, quel accident veut-elle dire? Je sens, je sens un glasson qui me serre le cœur, l'haleine me faut: est-elle en vie?

DAFNÉ.

Dy-nous un petit quel accident.

NERINE.

O Dieu! faut-il que j'en sois la messagere? Si faut-il qu'on le sçache. Silvie est tantost venüe en mon logis aussi nüe que la main: tu dois en sçavoir la raison; et,

comme elle a esté revestüe, elle m'a priée de l'accompagner à la chasse au bois des yeuses, où l'on avoit fait une assemblée. Nous y allons, et trouvons tout plein de nos compagnes qui y estoient des-ja arrivées. Nous ne sejournasmes gueres que voicy un loup grand outre mesure qui sort du tailliz, escumant d'une bave sanglante qui luy degoutoit effroyablement de la gueule. Silvie enfonce un arc que je luy avois presté, et luy plante un quarreau dedans la teste. Il rebrousse dans le bois, et [elle court] aprés avec un javelot qu'elle branloit au poing.

AMINTE.

Helas! quelle fin me presage ce triste commencement?

NERINE.

Et moy avec pareilles armes je les suy à la trace, mais d'assez loin toutesfois : car j'estois repartie un peu trop tard. Comme nous fusmes plus avant dedans le bois, je la perdis de veüe; toutesfois je les suivy si longuement à la piste que finalement je me trouvay au plus espais et au plus desert endroit de toute la forest; et là j'avise

le javelot de Silvie par terre, et, passant plus outre, je treuve assez prés de là un voile blanc dont moy-mesme je l'avois coiffée, et, comme je jettois les yeux de toutes parts autour de moy, je vay aviser sept grans loups qui leschoient du sang espandu autour de certains ossemens tous rongez : le bon pour moy fut qu'ils ne m'apperceurent pas, tant ils estoient attentifs à leur curée, et ce pendant je me retire le plus quoyement qu'il me fut possible, toute pleine de frayeur et de pitié. Voila tout ce que je vous sçaurois dire d'elle, et voila encore le voile.

AMINTE.

Ha! Dieu! tu n'en as que trop dit. O voile! ô sang! ô Silvie! tu es donc morte!

DAFNÉ.

Ha! pauvret! le voila pasmé de douleur : mon Dieu! je croy qu'il est mort.

NERINE.

Il respire pourtant, ce ne sera rien; non, ce n'est qu'un petit evanouïssement : le voila revenu.

AMINTE.

Douleur qui me bourrelles, que n'a-

cheves-tu desormais de me tuer? Tu es par trop lasche; mais peut-estre laisses-tu ce dernier office à mes mains. Je suis, je suis content qu'elles en prennent la charge puis que tu la refuses, ou que tu n'en es pas capable. Helas! si desormais il ne manque plus rien au comble et à la verité de mon tourment, qu'atten-je plus? que veux-je delayer d'avantage? O Dafné, Dafné! m'avois-tu preservé de la mort pour veoir une si piteuse fin de ma vie? m'avois-tu empesché de mourir à ceste intention? Belle et aggreable m'eust esté la mort lors que je me vouluz tuer; mais tu m'en empeschas, inhumaine, et le Ciel aussi, qui ne vouloit pas que je previnsse par ce moyen le cruel malheur qu'il m'avoit appresté. Mais, maintenant qu'il ne luy reste aucune espece de cruauté qu'il n'ait exercée dessus moy, je croy qu'il permettra bien maintenant que je meure, et toy tu me le dois aussi permettre.

DAFNÉ.

Au moins atten à mourir jusques à ce que tu en sçaches mieux la verité.

AMINTE.

Ha! Dieu! que veux-tu que j'attende plus? Helas! je n'ay que trop attendu, et trop entendu.

NERINE.

O! plust à Dieu que j'eusse esté muette!

AMINTE.

Nimphe, je te prie, donne-moy ce voile, seule et miserable relique de ma maistresse, afin qu'il m'accompagne en ce peu qui me reste de chemin et de vie, et qu'avec sa presence il accroisse ma douleur, qui veritablement est trop foible, puis qu'elle a besoin d'aide pour me faire mourir.

NERINE.

Le dois-je donner, ou le refuser? Le suget pour lequel tu le demandes m'empesche de te le donner.

AMINTE.

Ha! cruelle! tu me refuses donc si peu de chose à l'extremité? Il falloit encore que le destin en cecy, comme en toute autre chose, me fût contraire. Je luy quitte la place, et à vous le voile. A dieu, cheres amies, à dieu pour jamais.

DAFNÉ.

Aminte, Aminte, atten, atten, escoute : mon Dieu ! avec quelle rage il s'enfuit !

NERINE.

Il va si viste que ce seroit folie de le vouloir suyvre : il vaudra mieux que je suyve mon chemin, et peut-estre vaudra mieux encore que je n'en die mot au miserable pere.

Le danger

ACTE QUATRIESME

SCENE PREMIERE

DAFNÉ, SILVIE, L'ASSEMBLÉE.

DAFNÉ.

QUE le vent emporte, avecque la triste nouvelle qui couroit de toy, tout ton malheur present et à venir! Te voila saine et sauve, Dieu mercy, et tout à ceste heure je te tenois pour morte, à ce que nous en avoit conté Nerine. Que plust à Dieu qu'elle

eust esté muette pour l'heure, et qu'un autre eust esté sourd!

SILVIE.

A la verité j'ay couru grand' fortune, et Nerine avoit bien raison de me tenir pour morte.

DAFNÉ.

Mais elle n'avoit pas raison de le dire pourtant. Mais dy-moy, je te prie, comme cela s'est passé, et comment tu en es eschappée.

SILVIE.

Suyvant un loup à la trace, je me suis mise si avant dedans le bois que je me suis treuvée au plus profond, et en ay perdu la piste. Or, comme je cherchois le chemin pour retourner là d'où j'estois partie, je l'ay avisé et l'ay recogneu à une fleche qu'il portoit encore plantée prés de l'oreille, que moy-mesme je luy avoys tirée. Je le voy avec tout plein d'autres loups qui estoient à l'entour du corps d'une beste qu'ils avoient tout fraischement tuée; je n'ay peu recognoistre quelle beste c'estoit. Le loup que j'avois blessé, me recognoissant, est venu de furie contre moy

avec la gueule bée et sanglante ; je l'atten de pied ferme avec un javelot que j'avois en la main : tu sçais bien si je m'en sçais aider, et que je ne tire guere en vain. Quand je l'ay veu à la portée du javelot, j'ay tiré mon coup ; mais, ou par ma faute ou de malheur, je l'ay failly et ay donné dedans un arbre. Voila ce loup à moy plus furieux que jamais ; et, le voyant si proche que je ne me pouvois aider de mon arc qui me restoit pour toutes armes, j'ay recours à mes jambes, et de fuir, et luy aprés moy. Voicy le mal'heur : une partie du voile que j'avois sur la teste en courant s'est desveloppée, et voletant s'est aggraffée à une branche ; je sens je ne sçay quoy qui m'arreste, et moy, de peur de mourir, je m'efforce, et la branche tient ferme : à la fin je tire si fort que j'y laisse le voile, et encore avec le voile quelque peu de mes cheveux ; et, comme si la peur m'eust attaché un million d'ælles aux talons, je me remets à fuir de telle vistesse que ce vilain animal ne m'a peu attraper, et que je suis sortie du bois saine et sauve ; et puis, retournant à mon logis, je t'ay rencontrée

toute troublée, et m'estonnois de te voir si esbahie à mon arrivée.

DAFNÉ.

Helas! tu es en vie, mais un autre ne l'est pas.

SILVIE.

Que dis-tu? Es-tu marrie que je sois vivante? Me veux-tu tant de mal?

DAFNÉ.

Je suis tres-aise de te veoir en vie, mais j'ay un extreme regret en la mort d'un autre.

SILVIE.

Quelle mort?

DAFNÉ.

A la mort d'Aminte.

SILVIE.

Helas! comment est-il mort?

DAFNÉ.

Je ne te sçaurois dire comment, et ne te voudrois pas asseurer qu'il fût vray, mais je le croy fermement.

SILVIE.

Qu'est-ce que tu me dis? Que penses-tu qui soit cause de sa mort?

DAFNÉ.

La tienne.

SILVIE.

Je n'enten rien à cela, moy.

DAFNÉ.

La dure nouvelle qu'il entendit de ta mort, à laquelle il adjousta trop de foy, luy aura mis ou le poignard ou le licol à la main, ou quelque chose semblable pour se tuer soy-mesme.

SILVIE.

La peur que tu as de sa mort sera vaine, comme celle que tu as eue pour la mienne : car chacun fuit de mourir au possible.

DAFNÉ.

Ha! Silvie, Silvie! tu ne sçais pas et veux encore moins croire combien Amour a de force dedans un cœur de chair, et non pas de roche comme le tien : car, si tu l'eusses creu, tu eusses aymé celuy qui t'aymoit mille fois plus que les cheres prunelles de ses yeux, ny que sa propre vie; je le croy comme le sçachant, et le sçay comme l'ayant veu. Je le vy lors que tu t'enfuis de luy, cruelle tigresse, au lieu de l'embrasser amoureusement; je le vy tourner son espieu contre soy-mesme, et se le fourrer en la poitrine; je retins le coup, mais non

pas si bien qu'il n'en demeurast fort blessé, et que le fer n'en revinst tout sanglant; mais c'en estoit faict si je ne l'eusse retenu, et sans doute il s'aloit percer le cœur de part en part que tu luy avois des-ja plus cruellement percé. Je l'empeschay pour lors de passer outre. Mais, helas! ce n'est là qu'une petite preuve de sa rage et de sa constance desesperée, ou bien seulement pour monstrer le chemin à ses armes, afin qu'une autre fois elles passent outre franchement et sans crainte.

SILVIE.

Mon Dieu! qu'est-ce que tu me contes?

DAFNÉ.

Je l'ay veu aprés, à la triste nouvelle de ta mort, tomber pasmé de douleur, puis, estant revenu de pasmoison, comme enragé prendre sa course pour s'aler tuer soy-mesme, et ne doute point qu'il ne l'aye faict.

SILVIE.

Mais est-il possible?

DAFNÉ.

Je le tiens pour certain.

SILVIE.

Helas! que ne le suyvois-tu pour l'en

empescher? Mon Dieu! cherchons, allons: car, puis qu'il vouloit mourir pensant que je fusse morte, il sera bien aise de vivre me voyant en vie.

DAFNÉ.

Je l'ay bien suivy tant que j'ay peu, mais il couroit de si grand' roideur qu'incontinent je l'ay perdu de veüe, et depuis encore ay-je esté long temps à le suyvre à la piste, mais je n'y ay rien gaigné. Où veux-tu maintenant que nous le cherchions?

SILVIE.

Il mourra si nous ne le trouvons, miserable que je suis! et sera l'homicide de soy-mesme.

DAFNÉ.

Cruelle! es-tu point marrie qu'il t'oste la gloire de cet acte? Tu en veux donc estre toy-mesme l'homicide, et ne te semble pas raisonnable qu'il meure d'autre main que de la tienne. Console-toy là-dessus, car il meurt pour toy en quelque façon qu'il meure, et c'est toy qui le fais mourir.

SILVIE.

Ha! Dieu! tu m'arraches le cœur, et la

douleur que je sens de son desastre se redouble par la fascheuse memoire de ma cruauté, que j'appellois honnesteté ; et à la verité elle estoit bien telle, mais elle a esté trop pleine de rigueur et de severité, dont je m'apperçoy et me repens maintenant.

DAPHNÉ.

Bon Dieu ! qu'est ce que j'enten ? Que tu sois devenüe pitoiable, toy ! que tu ressentes au cœur quelque trait de pitié ! O ho ! qu'est-ce que je voy ? Tu pleures ! toy superbe ! O quel miracle ! quelles larmes sont cecy ? Larmes d'amour ?

SILVIE.

Ce ne sont point larmes d'amour, oüy bien de pitié.

DAFNÉ.

La pitié est messagere d'amour, comme l'esclair du tonnerre.

ASSEMBLÉE.

Et souvent encores, quand il veut entrer secrettement dedans le cœur des jeunes filles, dont il avoit esté repoussé par la severe honnesteté, il se deguise en pitié, et en prend l'accoustrement, et, les trompant

avec ce masque, il se coule au dedans sans qu'elles s'en apperçoivent.

DAFNÉ.

Ce sont vrayement larmes d'amour, car elles continuent. Tu ne dis mot, Silvie; es-tu maintenant amoureuse? Tu l'es, mais il n'est plus temps. O puissance d'amour, que ceste-cy est bien punie selon ses merites! Et toy, miserable Aminte, tu as faict comme l'abeille qui meurt en picquant, et laisse la vie dedans la playe qu'elle a faite. Ainsi finalement par ta mort tu as percé ce cœur que tu n'euz jamais le pouvoir de piquer durant ta vie. Or, si tu es maintenant un esprit errant icy alentour, comme je croy, et despouillé de tes membres, contemple ces larmes, et te console, en les regardant, d'avoir esté amoureux en ta vie, et aymé aprés ta mort. Que si ton destin estoit tel que tu fusses aymé en ta mort, et que ceste-cy te deust vendre si cherement son amour, tu as donné le pris qu'elle en a demandé, achetant son amour par la perte de ta vie.

ASSEMBLÉE.

Le pris est bien grand pour celuy qui

l'a donné, et bien inutile et encore plus infame à celle qui l'a receu.

SILVIE.

Plust à Dieu que je peusse racheter sa vie par mon amour, voire sa vie par la mienne propre, s'il est ainsi qu'il soit mort!

DAFNÉ.

Ha! qu'il est bien tard d'estre sage et pitoiable, Silvie, puis que l'un ny l'autre ne servent plus de rien!

SCENE SECONDE

ERGASTE, OU LE MESSAGER,
L'ASSEMBLÉE,
SILVIE, DAFNÉ.

ERGASTE.

J'ay l'ame si remplie d'horreur et de pitié que, quelque part que je me tourne, je ne puis oüir ny voir chose qui ne m'attriste et ne m'espouvante.

ASSEMBLÉE.

Quelle nouvelle apporte cestui-cy qui a le visage et la parole si troublés?

ERGASTE.

J'apporte la malheureuse nouvelle de la mort d'Aminte.

SILVIE.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit?

ERGASTE.

Le plus gentil berger de toute la contrée, qui estoit si courtois et si gracieux, le mignon des Muses et le favorit des Nimphes, est mort en la premiere fleur de son aage; mais, helas! de quelle mort!

ASSEMBLÉE.

Hé! de grace, conte-nous ce malheur, afin que nous t'aidions à plaindre son desastre et le nostre.

SILVIE.

Ha! Dieu! je n'ay pas le courage de m'approcher pour oüir ce qu'il faut par necessité que je sçache. Ha! cœur impitoiable! cœur sauvage et endurcy! dequoy t'estonnes-tu? Ne crain point d'aller à la rencontre de ces poignards aiguz que cestui-cy porte en la langue : c'est là qu'il faut rendre preuve de ta cruauté. Berger, je viens icy pour avoir ma part de la douleur que tu promets à ceux qui t'escoute-

ront; j'y pretens part peut-estre avec plus de raison que tu ne penses, et la recevray comme chose qui m'est bien deüe : je te prie donc de ne m'en estre point chiche.

ERGASTE.

Nimphe, je te diray bien que la derniere parole que profera ce pauvre desesperé en mourant fut celle de ton nom.

DAFNÉ.

Commence donc, je te prie, ceste dolente histoire.

ERGASTE.

J'estois en ce prochain coustau, où j'avois tendu quelques filets, quand j'ay veu assez prés de moy passer Aminte, mais si troublé, si changé de visage, que c'estoit chose horrible à voir. Je cours aprés luy, et cours si roide que je l'ay arresté, et luy, se detournant, m'a dit : « Ergaste, il faut que tu me faces un plaisir signalé, c'est que tu viennes avec moy pour estre tesmoin d'une chose que je veux faire; mais je veux que tu me jures premierement, et que tu m'engages ta foy, que tu te tiendras à quartier, et que tu n'approcheras point de moy pour m'empescher en mon entreprise. »

Moy qui n'eusse jamais songé à si estrange avanture, ny qu'un homme eust esté si transporté de rage et de furie, j'ay fait de tels sermens qu'il a voulu, appelant à tesmoin Pan, Palés, Pomone et la nocturne Hecaté; et luy, ayant pris le serment de moy, m'a conduit en un endroit du coustau où le rocher est presque couppé tout droit, et, par un pendant inaccessible, decouvre un effroyable et profond precipice. Estans là arrestez, j'ay voulu regarder en bas, mais les cheveux m'ont dressé en la teste de frayeur, et me suis bien tost retiré en arriere. Luy, au contraire, avec un visage riant et serain, m'a tout r'asseuré, et puis a commencé à me dire ainsi : « Je te prie que tu racontes aux nimphes et aux bergers ce que tu verras maintenant », et, regardant en bas, il a dit : « Si j'avois autant à mon commandement les dents et les gueules affamées des loups comme j'ay ces precipices, je ne choisirois point d'autre mort que celle que fit ma chere vie, et voudrois que mes tristes membres fussent dechirez, helas! de la façon mesme que les siens delicats ont esté. Mais, puisqu'il ne

m'est possible, et que le Ciel me refuse si mal à propos ces animaux ravissans, je prendray un autre chemin pour mourir : que s'il n'est tel que je le desire, pour le moins sera-ce bien le plus court. Silvie, je te vay suivre et t'accompagner, si tu ne l'as desaggreable. Ha! Dieu! que je mourrois content si j'estois asseuré que la compagnie que je suis prest de te faire ne te vînt point à contre cœur, et que ta colere eust pris fin avec ta vie! Silvie, je te suy, je m'en vay. » A ces mots, il s'est precipité la teste la premiere, et je suis demeuré aussi froid que glace.

DAFNÉ.

Ha! pauvre Aminte!

SILVIE.

Helas!

ASSEMBLÉE.

Et pourquoy ne l'as-tu empesché? Est-ce le serment que tu avois fait qui t'en a gardé?

ERGASTE.

Nullement : car, mesprisant ces sermens, que j'estime vains en tel cas, soudain que je me suis apperceu de sa cruelle et

folle resolution, j'ay avancé la main; mais, comme a voulu sa dure destinée, je n'ay pris que ceste ceinture de taftas qu'il portoit, qui, n'ayant pas la force de soustenir l'impetuosité ny la pesanteur du corps, m'est demeurée en pieces en la main.

ASSEMBLÉE.

Et qu'est devenu le miserable corps?

ERGASTE.

Je ne vous en sçaurois que dire : car j'avois le cœur si serré que je n'euz pas le courage de regarder en bas, de peur de le voir en pieces.

ASSEMBLÉE.

Ha! Dieu! la piteuse advanture!

SILVIE.

Ne suis-je pas vrayement un rocher, puis que le recit d'une si triste nouvelle ne me faict pas mourir? Helas! si la feinte mort de celle qui luy vouloit tant de mal l'a conduit à la mort si cruelle, n'est-il pas plus raisonnable que le trespas asseuré de celuy qui m'a tant aymée me face perdre la vie? Et certes il le fera, et, si la force de la douleur n'a ceste puissance, le poignard au moins ne me manquera pas, ou

bien ce reste de ceinture qui n'a pas suivy, non sans quelque secret mistere, la ruine et la cheute de son cher maistre, mais expressement est demeurée pour prendre sur moy la vengeance de ma cruelle rigueur et de sa mort miserable. Ceinture infortunée! ceinture d'un maistre encore plus infortuné! ne te fasche point d'estre mise en lieu si odieux que mon sein; je te garde pour instrument de vengeance et de peine. Je devois, à la verité, je devois estre en ce monde compagne d'Aminte; mais, puis que je ne l'ay pas voulu quand il en estoit temps, je seray par ton moyen sa compagne aux enfers.

ASSEMBLÉE.

Console-toy, pauvrette, c'est la fortune qui est accusable de ce desastre, et non pas toy.

SILVIE.

Bergers, pourquoy pleurez-vous? Si c'est pour la douleur que je souffre, je ne merite pas que vous ayez pitié de moy, puis que je n'en ay point eu d'autruy. Si vous pleurez la mort de ce pauvre innocent, le dueil est bien petit pour une si

grande perte! Et toy, Dafné, pour Dieu, essuye ces larmes si tu les jettes pour l'amour de moy; bien te veux-je prier, non pour pitié que tu doives avoir de moy, mais pour l'amour de celuy qui meritoit toute pitié, que tu me vueilles aider à chercher son corps infortuné pour luy donner sepulture. Cela seul me retient que tout presentement je ne meure : je luy veux payer ce dernier devoir, puis qu'il ne me reste que cela pour toute recompense de l'amour qu'il m'a porté. Et, combien que ceste cruelle main semble devoir soüiller une œuvre si saincte, si m'asseuray-je toutesfois que l'office de ceste main luy sera chere et aggreable : car je suis certaine qu'il m'ayme encore à present, comme en mourant il en a donné bon tesmoignage.

DAFNÉ.

Je suis bien contente de t'aider à ce dernier office, mais ne pense pas aprés de faire ce que tu t'es proposé.

SILVIE.

Jusques à present j'ay vescu pour moy et pour ma cruauté. Maintenant, ce qui me

reste de vie, Aminte, je te le donne, sinon à toy, pour le moins à ton corps froid et pasle; j'ay cela à vivre, et non plus : car en mesme instant se finiront tes obseques et ma vie. Berger, mais quel chemin faut-il tenir pour aller au vallon où respond ce cruel precipice ?

ERGASTE.

Voila le chemin, et il n'y a rien d'icy.

DAFNÉ.

Allons, je te serviray de guide, je sçay bien où c'est.

SILVIE.

A dieu, Bergers; à dieu, forests; à dieu, campagnes et rivieres, à dieu.

ASSEMBLÉE.

Elle parle de telle resolution que je croy qu'elle est disposée à la derniere departie.

L'amour

ACTE CINQUIESME

SCENE PREMIERE

ELPIN, L'ASSEMBLÉE.

ELPIN.

VERITABLEMENT la loy souz laquelle Amour gouverne son eternel empire n'est ny bisarre ny cruelle, et condamnons à tort ses œuvres pleines de misteres cachez et de prudence. Mais avec quels artifices et par combien de secrets destours conduit-il

l'homme à sa felicité, et le met au milieu des delices de son paradis amoureux, lors qu'il pense estre ensevely en la fondriere de toutes calamitez? Voila Aminte qui, se pensant precipiter, est monté au feste et au sommet de tout contentement. O bien heureux Aminte, et d'autant plus heureux que tu as esté plus miserable! Maintenant, à ton exemple, il m'est permis d'esperer que tost ou tard ceste belle et cruelle, qui sous un ris doux et gracieux couvre le mortel estoc de sa cruauté, guerira par une vraye pitié la playe qu'elle me fit dedans le cœur par une pitié feinte.

ASSEMBLÉE.

C'est le sage Elpin qui vient deça, et parle d'Aminte, comme s'il estoit plein de vie et de toute felicité. O dure condition des amans! Peut-estre qu'il estime l'amant bien fortuné qui meurt, et, mourant, faict pitié à sa maistresse, et appelle cela paradis d'amour, et vit en esperance de joüir de ce paradis. Mais voyez, je vous prie, de quel salaire ce dieu volage contente ses serviteurs. Comment, Elpin! es-tu donc en si piteux estat que tu juges la mort du

pauvre Aminte bien heureuse, et que tu desires une pareille fin?

ELPIN.

Mes bons amis, resjoüissez-vous: car ce qu'on vous a dit de sa mort s'est trouvé faux.

ASSEMBLÉE.

Qu'est-ce que tu nous contes? O que tu nous resjoüis! Il n'est donc pas vray qu'il se soit precipité?

ELPIN.

Il est vray; mais le precipice a esté fort heureux, et, souz une triste image de mort, luy a rendu la vie et tout contentement. Il est maintenant couché dans le giron de sa nimphe tant aymée, qui luy est à ceste heure aussi pitoyable comme autresfois elle luy avoit esté cruelle et mal gracieuse, et luy-mesme essuye les larmes de ses beaux yeux avec la bouche; et moy, ce pendant, je vay chercher Montan pour le mener au lieu où ils sont: il ne reste plus que son consentement que tout ne soit d'accord; cela seul retarde le desir reciproque et le contentement des deux parties.

ASSEMBLÉE.

Ils sont tous deux bien pareils en aage.

en noblesse, et sur tout en affection, et le bon homme Montan desireux d'avoir lignée de sa fille pour le soustien de sa vieillesse : il rendra sa volonté conforme à leur desir. Mais, Elpin, dy-nous, de grace, quel bon ange, quelle bonne rencontre, a garanty Aminte en un si perilleux precipice ?

ELPIN.

J'en suis tres-content. Escoutez donc ce que j'ay veu de mes yeux propres. J'estois devant ma grotte, qui est tout auprés de ce mesme vallon, et quasi au pied du rocher, à l'endroit où le cousteau va un peu en detournant : nous nous pourmenions par là, Tirsis et moy, et devisions ensemble de celle qui l'avoit premierement attrapé dans ses filets, et qui depuis m'y a si bien enveloppé et garotté. Je preferois ma douce servitude à sa fuitte et à sa libre condition, quand nous entendons un cry qui nous a faict regarder en haut, et voyons en un clin d'œil un homme bouleverser du sommet du rocher et tomber dedans un halier. Un peu au dessus de nous il y avoit des branches et des espines qui sortoient du rocher

et s'avançoient quelque peu. Toutes ces branches passées l'une dans l'autre, et par succession de temps recouvertes de mousse et d'herbe, faisoient comme un plancher : il est tombé là-dessus premier que de heurter ailleurs, et, combien qu'il l'aye effondré par sa pesanteur et soit venu tomber plus bas, et presque sur nos pieds, ces branches toutesfois ont tellement soustenu le coup que la cheutte n'a pas esté mortelle, encore qu'elle aye esté si lourde qu'il a esté plus d'une grande heure esvanoüy et du tout hors de soy. Nous, qui l'avons tout aussi tost recogneu, sommes demeurez muets et immobiles d'estonnement et de pitié; mais, regardans de plus prés, et voyans qu'il n'estoit pas mort, et que peut-estre n'en mourroit-il pas, nous avons un peu repris de courage; et là-dessus Tirsis m'a conté tout le secret de ses amours infortunées. Or, comme nous cherchions tous les moyens dont nous pouvions nous aviser pour le remettre, ayans ce pendant envoyé chercher Alfesibée, à qui Phœbus enseigna l'art de medecine, lors qu'il me donna la lire et l'archet, voicy Silvie et Dafné qui

arrivent ensemble, qui cherchoient, comme nous avons depuis entendu, le corps, qu'elles pensoient estre privé de vie. Mais, comme Silvie l'a recogneu, et veu ce beau visage terny d'un pasle si aggreable qu'il n'y a rose ny violette qui paslisse avec tant de grace, et luy languissant de façon qu'il sembloit desja rendre l'ame avec les derniers souspirs, criant comme une Thiade forcenée et se battant la poitrine, s'est laissée tomber sur le corps estendu, la face sur la sienne et la bouche collée dessus sa bouche.

ASSEMBLÉE.

C'est merveille que la honte ne la retint aucunement, elle qui estoit si farouche et si sauvage au paravant.

ELPIN.

La honte est capable de retenir une froide ou mediocre affection; mais c'est une bride bien foible pour arrester l'ardeur et la puissance d'un violent amour. Puis, comme si ses yeux eussent esté deux fontaines, elle a commencé à baigner de ses larmes le froid visage d'Aminte, et ceste eau a esté de si grande efficace que soudain il est revenu

de pasmoison. Lors, entr'ouvrant un peu les yeux, il a poussé du profond du cœur un foible et lamentable helas! Mais cet helas, qui estoit si confit en amertume à son depart, se rencontrant avec la douce haleine de sa chere Silvie, et recueilly de sa vermeille et delicate bouche, devint aussi doux que sucre. Mais qui pourroit jamais exprimer le ravissement d'aise et de contentement de ces deux amans se voyans tous deux asseurez de la vie l'un de l'autre, et sur tout Aminte certain de l'amour de sa chere maistresse, et se voyant si estroittement embrassé d'elle? Celuy qui est bien amoureux, qu'il le juge par soy-mesme; mais je croy qu'il ne se peut ny dire, ny seulement imaginer.

ASSEMBLÉE.

Mais est-il en tel estat qu'il soit hors de danger d'en mourir?

ELPIN.

Aminte se porte bien, excepté quelques egratigneures qu'il a au visage, et qu'il est un peu rompu de la cheutte; mais ce ne sera rien, et luy-mesme n'en faict point de compte. O bien heureux Aminte qui a rendu

tant de preuves de son amour extreme, et qui gouste maintenant la douceur de l'amour, que les travaux, les fortunes et les miseres passées font treuver mille fois plus aggreable ! Mais je vous dis à dieu, car il est temps d'achever mon voyage, et de treuver Montan.

SCENE SECONDE

ASSEMBLÉE.

Je ne sçay si l'extreme amertume qu'en servant, en aymant, pleurant et souspirant, Aminte a esprouvé, peut à present estre entierement addoucie de quelque douceur que ce soit. Mais, si l'on tient plus cher et si l'on gouste mieux le bien aprés le mal, Amour, je ne te demande point ceste souveraine felicité, garde-la pour ceux qui la voudront : quant à moy, je desire que ma maistresse me face bonne chere aprés l'avoir un peu recherchée et servie. Que les sauces de nos plaisirs ne soient point des

travaux de si longue durée, mais des refuz gratieux, de petites riottes et debats, qui, renoüans nos cœurs, soient tousjours entremeslez et suiviz ou d'une paix, ou d'une douce treve.

1653 386

Universitas BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 27 '81

APR 24 '81

06 NOV '84

06 NOV '84

JAN 31 2001

FEB 07 2006

FEB 20 2006

09 FEV 2006

04 AVR 2007

a39003 0042259585

CE PQ 4642
.F22L3 1882
COO TASSO, TORQU AMINTE.
ACC# 1245384